

PIGNVS SALVTIS ATQVE IMPERII

L'enjeu du Palladium dans les luttes politiques de la fin de la République *

Dans une notice consacrée au terme *ancile*, le commentaire du *Servius auctus* affirmait :

Septem fuerunt pignora, quae imperium Romanum tenent : † aius matris deum, quadriga fictilis Veientanorum, cineres Orestis, sceptrum Priami, uelum Ilionae, Palladium, ancilia ¹.

Parmi les sept gages de la puissance romaine recensés par l'érudit figure le Palladium, l'antique statue d'Athéna, tenant la lance et le bouclier, qui était conservée, avec les Pénates et d'autres *sacra*, dans le temple de Vesta sur le Forum ². En 191 apr. J.-C., sous Commode, lors d'un incendie du temple, les vestales avaient transporté les objets sacrés jusqu'au palais du Palatin : « C'est alors, pour la première fois depuis son arrivée de Troie en Italie, que le Palladium fut exposé au regard des hommes » ³. Un

* Nous remercions vivement le professeur Françoise Van Haepere pour sa relecture attentive et critique de cet article ainsi que pour ses stimulantes suggestions.

1. Serv., *ad Aen.*, VII, 188 : « Il y eut sept gages maintenant la souveraineté romaine : [...] de la Mère des dieux, le quadrigé en terre cuite de Véies, les cendres d'Oreste, le sceptre de Priam, le voile d'Ilioné, le Palladium et les anciles. » Sur les sept *pignora imperii*, voir l'étude, déjà ancienne, de P. K. GROSS, *Die Unterpfänder der römischen Herrschaft*, Berlin, 1935 et le mémoire de licence rédigé, sous la direction de J. Poucet, par Anouck DELCOURT, *Les pignora imperii, talismans de l'Empire*, Louvain-la-Neuve, 1996.

2. Outre l'article fondamental de L. ZIEHEN, dans *RE*, XVIII, 3, Stuttgart, 1949, col. 171-189, s.v. « Palladion », plusieurs études proposent un aperçu systématique de l'ensemble des sources littéraires relatives au Palladium : R. CHEVALLIER, « Note sur une bague d'Izernore (Ain) », dans J. BIBAUW (éd.), *Hommages à Marcel Renard*, III (Coll. Latomus, 103), Bruxelles, 1969, p. 124-145, particulièrement p. 137, n. 4 et p. 138, n. 1 ; F. CANCELANI, dans F. DELLA CORTE (éd.), *Enciclopedia virgiliana*, III, Firenze, 1987, p. 939-941, s.v. « Palladio ». Pour les sources iconographiques, voir P. DEMARGNE, dans *LIMC*, II, Zürich - München, 1984, s.v. « Athena », p. 955-1044, particulièrement p. 965-969, et F. CANCELANI, *ibid.*, s.v. « Athena/Minerva », p. 1074-1109, particulièrement p. 1091-1092.

3. Hérodien, I, 14, 4.

impénétrable mystère enveloppait en effet les *sacra* du temple de Vesta, dont l'accès était interdit aux profanes⁴. Nos sources nous laissent entrevoir les discussions qui entouraient le Palladium : au début de l'Empire, les avis étaient partagés tant sur les circonstances de son arrivée en Italie que sur sa présence effective dans le temple de Vesta. Les premiers documents à mentionner l'existence de la statue de Pallas dans ce sanctuaire datent du milieu du I^{er} s. av. J.-C. Depuis le XIX^e siècle, les nombreuses études qui traitèrent du Palladium se sont attachées essentiellement à déterminer à quand remonte la prétention de Rome à détenir ce garant de l'empire, ce qui donna lieu à une série d'hypothèses plus ou moins convergentes. On s'est moins interrogé, par contre, sur la place occupée par le Palladium dans les luttes d'influence auxquelles se livrèrent les grandes figures de la fin de la République, époque où nos sources nous laissent percevoir que ce thème fut vivement réactivé.

Nous sommes d'avis que les divergences ou les contradictions que l'on observe dans le mythe romain du Palladium sont dans une large mesure le reflet de diverses tentatives de « récupération » de ce symbole. Du fait de sa valeur de *pignus imperii*, la statue de Pallas était investie d'une signification politique très prégnante et devait constituer un enjeu idéologique majeur. Il ne nous semble donc pas inutile de replacer les données fournies par nos sources dans le contexte des propagandes du I^{er} s. av. J.-C. afin de retracer l'histoire des appropriations et récupérations idéologiques dont le Palladium a fait l'objet durant les dernières décennies de la République.

Diomède, Énée et les pérégrinations du Palladium vers l'Italie

Avant de tenter d'identifier la signification idéologique et politique des variantes du mythe du Palladium, rappelons brièvement les différentes versions de l'arrivée de la statue en Italie. On distingue principalement deux courants de tradition. Selon le premier, Diomède, qui avait dérobé le Palladium à Troie, se vit enjoindre par un oracle, après la fin de la guerre, de le rendre aux Troyens ; il l'amène donc en Italie pour le remettre à Énée⁵. D'après Solin, qui a *peut-être* pour source l'annaliste Cassius Hemina, le héros troyen vient de s'installer sur le site de Lavinium et reçoit la statue alors qu'il est occupé à sacrifier à Vénus (Frutis)⁶. Chez Varron, cité par Servius, Énée continuait son sacrifice et c'est Nautes, un de ses

4. Dion. Hal., *AR*, I, 67, 4 ; cf. II, 66, 6.

5. Cf. notamment Sil. Ital., *Pun.*, XIII, 51-78.

6. Solin, II, 14. Sur le problème de la délimitation du fragment de Cassius Hemina, voir *infra*.

compagnons, qui obtenait la statue⁷. Cette variante est à mettre en rapport avec le lien, attesté par ailleurs, entre la *gens Nautia* et le culte de Minerve, une association dont on faisait remonter l'origine au héros éponyme de cette famille, Nautes (ou Nautios)⁸.

La seconde tradition relative au Palladium ignore l'épisode de la remise de la statue par Diomède à Énée (ou à Nautes) : c'est Énée qui l'aurait directement emmenée de Troie en Italie. Le récit le plus complet est donné par Denys d'Halicarnasse, qui mentionne deux variantes dans la tradition littéraire grecque⁹. Selon une partie des sources de l'historien, il y avait à Troie deux Palladia, dont l'un fut volé par Diomède et Ulysse et l'autre emporté par Énée lors du sac de la ville. Arctinos, par contre, ne connaissait qu'un seul « vrai » Palladium, donné par Zeus à Dardanos ; pour déjouer les tentatives de vol, les Troyens en avaient fait réaliser une copie, qui fut dérobée par les deux Achéens. La version selon laquelle Énée apporta lui-même le Palladium en Italie est aussi attestée chez Pausanias et Plutarque¹⁰.

Les sources littéraires montrent donc que les deux traditions relatives à l'arrivée du Palladium en Italie sont bien connues des Romains à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. Les documents iconographiques peuvent aider à déterminer quand elles font leur apparition en contexte romain. Le vol du Palladium par Diomède et Ulysse est un thème déjà présent dans l'art grec,

7. Varron *apud* Serv., *ad Aen.*, II, 166 ; III, 407 ; V, 704.

8. Denys d'Halicarnasse (*AR*, VI, 69, 1) n'expliquait pas ce lien par le recours au Palladium, mais en présentant Nautios comme le prêtre d'Athéna Polias, qui avait emporté le ζόωνov de la déesse de Troie en Italie. Cette statue doit sans doute être distinguée du Palladium : cf. J.-M. MORET, *L'Ilioupersis dans la céramique italote. Les mythes et leur expression figurée au IV^e siècle* (Bibliotheca Helvetica Romana, 14), Genève, 1975, p. 87-90. Sur le lien entre la *gens Nautia*, le culte de Minerve et le Palladium, voir *infra*.

9. Dion. Hal., *AR*, I, 68, 2 – 69, 4. Denys donne le nom de trois auteurs qui lui servent de source sur les *sacra* du temple de Vesta : Callistratos, auteur d'une histoire de Samothrace, Satyros, un mythographe, et Arctinos, sa source la plus ancienne. Le Callistratos mentionné par Denys est peut-être le Domitius Callistratos, affranchi romain, auteur d'une histoire d'Héraclée du Pont en sept livres (voir *FHG*, IV, p. 353, qui le situe à l'époque de la guerre contre Mithridate ; D. PALOMBI, « *Aedes deum Penatium in Velia*. Note di topografia e storia », *MDAI(R)* 104 (1997), p. 435-463, particulièrement p. 453-458, qui le date de la première moitié du II^e s. av. J.-C.). Satyros est inconnu par ailleurs. Arctinos est, à en croire les auteurs plus tardifs, le poète du cycle épique (de datation très discutée) auteur d'une *Aithiopsis* en cinq livres et de *Iliou persis* (voir C. SELZER, dans *Der Neue Pauly*, II, Stuttgart - Weimar, 1997, col. 8-9, s.v. « Arctinos »).

10. Paus., II, 23, 5 ; Plut., *Cam.*, XX, 5 (qui suit très vraisemblablement Denys).

tant dans le genre de la glyptique que dans la peinture sur vases ¹¹. Il est familier des Romains dès le III^e siècle au moins, comme l'attestent les très nombreuses représentations sur les gemmes ou les pâtes de verre produites en Italie ¹². L'art de la toreutique s'était aussi emparé de cet épisode : Pline l'Ancien nous apprend que l'artiste Pytheas, au temps de Pompée, avait réalisé une luxueuse phiale d'argent où étaient représentés *Ulixes et Diomedes* [...] *Palladium subripientes* ¹³. Un fragment d'un groupe en marbre du I^{er} s. av. J.-C. retrouvé à Sperlonga montre aussi l'enlèvement de la statue de Pallas ¹⁴. En revanche, avant le denier de César (voir *infra*), nous ne possédons aucun document iconographique, en Grèce comme à Rome, évoquant un quelconque lien entre Énée et le Palladium ¹⁵.

La tradition iconographique, qui constitue notre principale source d'informations sur le mythe du Palladium dans le monde romain pour la période antérieure au milieu du I^{er} s. av. J.-C., indique donc que la version présentant Énée emportant le Palladium était moins profondément ancrée dans l'imaginaire collectif que celle du rapt de la statue par Diomède et Ulysse, une légende à laquelle de nombreuses cités grecques, notamment Argos, se rattachaient pour justifier leur prétention à posséder le Palladium troyen, qu'elles auraient reçu de Diomède ¹⁶. Il est certain toutefois que la tradition littéraire grecque connaissait aussi l'épisode d'Énée sauvant la statue de Pallas lors du sac de Troie : Denys d'Halicarnasse, qui relaie cette version, se réclame entre autres de l'antique autorité d'Arctinos.

À quand remonte l'association entre Énée et le Palladium dans les sources romaines ? De façon unanime, les études mentionnent comme

11. Sur ce thème dans la glyptique, voir J.-M. MORET, *Les pierres gravées antiques représentant le rapt du Palladion*, Mainz, 1997 (pour les pierres grecques : catalogue n° 1-26) ; pour les vases : *LIMC*, II, s.v. « Athena », n° 103-106).

12. Voir J. MERTENS, « La postérité du Diomède au Palladium », dans P. M. MARTIN et Ch. M. TERNES (éd.), *La mythologie clef de lecture du monde classique. Hommage à R. Chevallier* (Coll. Caesarodunum, 21 bis), Tours, 1986, p. 199-206, et surtout J.-M. MORET, *op. cit.* (n. 11) : cet auteur recense quelque 284 pierres illustrant ce thème en Italie du début du III^e s. av. J.-C. au III^e s. de notre ère (catalogue n° 27-310). Voir aussi D. PLANTZOS, « The Price of Sacrilege: Diomedes, the Palladion and Roman Taste », dans M. HENIG, D. PLANTZOS (éd.), *Classicism to Neo-classicism. Essays Dedicated to Gertrud Seidmann* (BAR International Series, 793), Oxford, 1999, p. 39-47.

13. Pline, *Nat.*, XXXIII, 55, 156 ; voir *LIMC*, II, s.v. « Athena/Minerva », n° 246-248.

14. *LIMC*, II, s.v. « Athena/Minerva », n° 249.

15. On a seulement connaissance d'une sardoine perdue, d'époque indéterminée, présentant Anchise sur les épaules d'Énée, portant le Palladium (voir J.-M. MORET, *op. cit.* (n. 11), p. 127 et n. 10).

16. Voir L. ZIEHEN, art. cité (n. 2), col. 174-182.

première attestation un fragment de Cassius Hemina (milieu du II^e siècle), transmis par Solin, selon lequel Diomède aurait remis le Palladium à Énée sur le site de Lavinium¹⁷. Il vaut la peine de reconsidérer le passage de Solin :

*Nec omissum sit Aenean aestate ab Ilio capto secunda Italicis litoribus adpulsum, ut Hemina tradit, sociis non amplius sescentis, in agro Laurenti posuisse castra : ubi dum simulacrum, quod secum ex Sicilia aduexerat, dedicat Veneri matri, quae Frutis dicitur, a Diomede Palladium suscepit*¹⁸.

Comme l'a souligné Martine Chassignet, « il est très difficile de déterminer avec exactitude ce qui, dans la notice de Solin, relève de Cassius Hémina »¹⁹. Il se peut en effet que l'incise *ut Hemina tradit* ne porte que sur la première phrase, ou seulement sur l'expression *sociis non amplius sescentis*²⁰, auquel cas on ne serait pas autorisé à faire dépendre de Cassius Hemina la mention du Palladium. On est donc amené à remettre en question le *terminus ante quem* généralement retenu par les modernes : on ne peut en réalité considérer comme une certitude que les Romains avaient déjà établi un lien entre la figure d'Énée et le Palladium à l'époque d'Hemina. En admettant même que l'intégralité de la notice de Solin remonte à l'annaliste, il n'est en tout cas pas encore question dans ce texte du sauvetage du Palladium par Énée lors de la chute de Troie²¹. Un denier de M.

17. Ainsi notamment L. ZIEHEN, art. cité (n. 2), col. 183 ; Marta SORDI, « Lavinio, Roma e il Palladio », dans EAD. (éd.), *Politica e religione nel primo scontro tra Roma e l'Oriente* (Contributi dell'Istituto di storia antica, 8), Milano, 1982, p. 65-78, particulièrement p. 76 ; Annie DUBOURDIEU, *Les origines et le développement du culte des Pénates à Rome* (Collection de l'École française de Rome, 118), Rome, 1989, p. 463.

18. Solin, II, 14 : « Et il ne faut pas oublier que le second été qui suivit la prise d'Ilion, Énée fut poussé vers les côtes italiennes, accompagné de pas plus de six cents compagnons, comme le rapporte Hémina, et qu'il établit son camp en territoire laurente : là, tandis qu'il dédie à sa mère Vénus, qu'on appelle Frutis, une statue qu'il avait amenée avec lui de Sicile, il reçut le Palladium des mains de Diomède. »

19. Martine CHASSIGNET, *L'annalistique romaine. Tome II. L'annalistique moyenne (fragments)* (CUF), Paris, 1999, p. 96. La difficulté posée par la délimitation de ce fragment a été soulignée aussi par G. K. GALINSKY, *Aeneas, Sicily and Rome*, Princeton, 1969, p. 116, et C. SANTINI, *I frammenti di L. Cassio Emina. Introduzione, testo, traduzione e commento*, Pisa, 1995, p. 139.

20. Ainsi J. PERRET, *Les origines de la légende troyenne de Rome (281-31)*, Paris, 1942, p. 545-549 ; U. W. SCHOLZ, « Zu L. Cassius Hemina », *Hermes* 117 (1989), p. 167-181, particulièrement p. 177. *Contra* W. SUERBAUM, « Die Suche nach der antiqua mater in der vorvergilischen Annalistik. Die Irrfahrten des Aeneas bei Cassius Hemina », dans Ruth ALTHEIM-STIEHL, M. ROSENBACH (éd.), *Beiträge zur altitalischen Geistesgeschichte. Festschrift Radke*, Münster, 1986, p. 269-297, particulièrement p. 274-276.

21. On ne peut y voir non plus la première attestation de la prétention des Romains à détenir le Palladium, comme le prétendent L. ZIEHEN, art. cité (n. 2), col.

Herennius (*RRC* 308/1), à la fin du II^e siècle, montre au revers le héros troyen portant son père sur l'épaule : Énée figure ici en tant qu'*exemplum pietatis*, comme l'indique clairement la présence de la déesse Pietas au droit de la monnaie²². Ni le Palladium, ni les Pénates ne sont représentés : l'accent est mis en premier lieu sur la *pietas erga parentem* du héros. Pour le sujet qui nous occupe ici, nous retiendrons que les *sacra* amenés de Troie ne sont pas un élément « obligé » dans une représentation d'Énée à la fin du II^e siècle.

Le lien entre la figure d'Énée et le Palladium n'est donc pas attesté en toute certitude à Rome avant le milieu du I^{er} s. av. J.-C., quand César fait représenter Énée portant la statue dans une de ses émissions monétaires (cf. *infra*). Nous verrons que la variante de la légende selon laquelle le héros emporta lui-même le Palladium de Troie fut très vraisemblablement réactivée par Jules César lui-même. Elle se heurtait à la version « canonique » du rapt du Palladium par Diomède et Ulysse et les incertitudes planant sur le responsable du transfert de la statue de Pallas vers l'Italie seront loin d'être dissipées à l'époque augustéenne, comme l'atteste Ovide :

*Seu gener Adrasti, seu furtis aptus Ulixes,
seu pius Aeneas – eripuisse ferunt.
Auctor in incerto, res est Romana : tuetur
Vesta, quod adsiduo lumine cuncta uidet*²³.

183-184, et Marta SORDI, art. cité (n. 17), p. 76-77. Si le lien *peut-être* attesté entre Énée et le Palladium chez Cassius Hemina peut de fait trahir l'intérêt des Romains pour ce talisman, il n'existe cependant, dans les sources romaines, aucun lien direct entre le héros troyen et Rome : la notice précise bien que Diomède remet le Palladium à Énée *in agro Laurenti* (voir *infra*).

22. Ce denier est daté par M. H. CRAWFORD, *Roman Republican Coinage*, Cambridge, 1974, p. 317, de 108 ou 107 av. J.-C. Nombre de numismates et historiens ont vu dans le type de revers la représentation d'un des deux frères de Catane : cf. e. a. E. BABELON, *Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine vulgairement appelées monnaies consulaires*, t. 1, Paris - Londres, 1885, p. 538-539 ; E. A. SYDENHAM, *The Coinage of the Roman Republic*, London, 1952, p. 77 ; G. K. GALINSKY, *op. cit.* (n. 19), p. 55-56 et n. 105 ; M. H. CRAWFORD, *op. cit.*, p. 317-318. Cette interprétation est généralement refusée dans les études plus récentes, qui identifient les personnages comme Énée et Anchise. On ne peut que suivre cette identification, qui force beaucoup moins le sens du type monétaire, dont est absent l'élément distinctif indispensable pour reconnaître les frères de Catane (et les distinguer de l'autre *exemplum pietatis*, bien plus célèbre, qu'est Énée), qui est justement le fait qu'ils soient deux. Voir notamment Jane DE ROSE EVANS, *The Art of Persuasion. Political Propaganda from Aeneas to Brutus*, Ann Arbor, 1992, p. 37-39 ; M. SPANNAGEL, *Exemplaria principis. Untersuchungen zu Entstehung und Ausstattung des Augustusforums* (Archäologie und Geschichte, 9), Heidelberg, 1999, p. 104 et n. 108 (avec bibliographie).

23. Ov., *Fast.*, VI, 433-436 : « Fut-ce par le gendre d'Adraste, par l'expert en ruses Ulysse, ou par le pieux Énée – la tradition veut que l'effigie a été enlevée. S'il y

Le problème de la présence du Palladium à Rome

Quelles que soient les divergences ou les hésitations dont font état nos sources, il est certain que, dans la tradition romaine, les pérégrinations du Palladium prennent fin à Lavinium. À aucun moment, le mythe ne fait état d'un lien entre le Palladium et Rome ; pourtant, à l'époque historique, celle-ci, comme plusieurs autres cités de Grèce ou d'Italie, se targuera de posséder la statue troyenne, renfermée dans le temple de Vesta²⁴. La première attestation que nous possédons de cette prétention de Rome est fournie par un passage du *Pro Scauro* de Cicéron, daté de 54 av. J.-C. L'orateur y évoque *Palladium illud, quod quasi pignus nostrae salutis atque imperii Vestae custodi<i>s continetur*²⁵ ; il fera à nouveau référence à la statue du temple de Vesta dans un passage de la onzième philippique (43 av. J.-C.)²⁶. Durant les mêmes années, Varron traite de la légende du Palladium dans le *De familiis Troianis*²⁷. À la période augustéenne, Tite-Live et Ovide réaffirment à plusieurs reprises que le *pignus imperii* est la propriété de Rome²⁸.

a incertitude sur l'auteur, la statue appartient à Rome : elle est sous la protection de Vesta qui voit tout grâce à sa lumière perpétuelle » (texte établi et traduit par R. SCHILLING, *Ovide, Les Fastes. Tome II. Livres IV-VI* [CUF], Paris, 1993).

24. Sur ce problème, voir Annie DUBOURDIEU, *op. cit.* (n. 17), p. 463-466. Constatant qu'« il n'existe, à notre connaissance, aucune légende selon laquelle tout ou partie [des] *sacra* [de Troie] aurait été transféré de Lavinium dans une autre cité », l'auteur suppose que « l'établissement de la tradition de la présence du Palladium à Rome, qui suppose une duplication de la statue de Lavinium, a dû, toutefois, être facilité par certains éléments des légendes ayant trait soit aux *sacra* troyens, soit à la statue elle-même » (p. 465).

25. Cic., *Scaur.*, 48 : « Ce fameux Palladium, qui est conservé comme garant de notre salut et souveraineté sous la garde de Vesta. » Le *quasi* qu'ajoute Cicéron semble indiquer que cette définition n'était pas encore courante à cette époque. Est-elle forgée par l'orateur lui-même ? Il est en tout cas troublant que la première attestation du Palladium dans nos sources donne justement à penser que sa valeur de *pignus imperii* n'a pas encore un caractère d'évidence. Il faudra s'en souvenir au moment de déterminer à quand remonte la prétention des Romains à le posséder (cf. *infra*).

26. *Phil.*, XI, 24 (voir *infra*).

27. *Apud Serv.*, *ad Aen.*, II, 166 ; III, 407 ; V, 704 (voir *infra*).

28. *Liv.*, V, 52, 7 : *Quid de aeternis Vestae ignibus signoque quod imperii pignus custodia eius templi tenetur loquar* ? (périphrase très proche de l'expression de Cicéron, *Scaur.*, 48, dont la restriction *quasi* n'est cependant pas reprise) ; XXXVI, 27, 14 : *conditum in penetrali fatale pignus imperii Romani* ; *Ov., Fast.*, VI, 433-436 (cité *supra*). La définition du Palladium comme *pignus imperii* s'est donc définitivement imposée à l'époque augustéenne (voir par la suite encore Lucain, *Phars.*, IX, 994 et *Sil. Ital., Pun.*, IX, 530). Par extension de sens, Ovide désigne même l'ensemble des *sacra* du temple de Vesta par l'appellation de *pignora imperii* (*Fast.*, III, 422 ; VI, 365).

En dépit des affirmations de ces auteurs, l'accord n'était pas complet sur ce point : à l'époque d'Auguste, il régnait encore une grande incertitude sur l'identité des objets sacrés conservés dans le temple de Vesta et certains allaient jusqu'à prétendre qu'il n'y avait rien d'autre dans le temple que le feu sacré, niant donc la présence du Palladium et des autres *sacra*. Denys d'Halicarnasse fait part des divergences d'opinion et des diverses hypothèses formulées sur ce point :

ἔχει δὲ τινὰς ἀπορίας καὶ τὸ φυλαττόμενον ἐν τῷ ἱερῷ τί δήποτε ἔστι καὶ διὰ τί πρόσκειται παρθένους. Τινὲς μὲν οὖν οὐδὲν ἔξω τοῦ φανεροῦ πυρὸς εἶναι φασὶ τὸ τηρούμενον [...]. Εἰσὶ δὲ τινες οἳ φασὶν ἔξω τοῦ πυρὸς ἀπόρρητα τοῖς πολλοῖς ἱερὰ κεῖσθαι τινὰ ἐν τῷ τεμένει τῆς θεᾶς, ὧν οἳ τε ἱεροφάνται τὴν γνώσιν ἔχουσι καὶ αἱ παρθέναι [...]. Τοῦτο δὲ λαβόντες ὁμολογούμενον ἐπισυνάπτουσιν αὐτοὶ στοχασμὸς τινὰς ἰδίους, οἳ μὲν ἐκ τῶν ἐν Σαμοθράκῃ λέγοντες ἱερῶν μοῖραν εἶναι τινὰ φυλαττομένην τὴν ἐνθάδε [...], οἳ δὲ τὸ διοπετεὺς Παλλάδιον ἀποφαίνοντες εἶναι τὸ παρ' Ἰλιεῦσι γεγόμενον, ὡς Αἰνείου κομίσαντος αὐτὸ δι' ἐμπειρίαν, Ἀχαιῶν δὲ τὸ μίμημα αὐτοῦ λαβόντων κλοπῇ· περὶ οὗ πολλοὶ σφόδρα εἰρηναῖα ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσι λόγοι. Ἐγὼ δὲ τὸ μὲν εἶναι τινὰ τοῖς πολλοῖς ἄδηλα ἱερὰ φυλαττόμενα ὑπὸ τῶν παρθένων καὶ οὐ τὸ πῦρ μόνον ἐκ πολλῶν πάνυ καταλαμβάνομαι, τίνα δὲ ταῦτ' ἔστιν οὐκ ἀξίω πολυπραγμονεῖν οὔτ' ἑμαυτὸν οὔτε ἄλλον οὐδένα τῶν βουλομένων τὰ πρὸς θεοὺς ὅσια τηρεῖν²⁹.

Quant à Ovide, dans les *Fastes*, il insiste de manière très forte sur la présence à Rome de la statue de Pallas, revendiquée par deux formules percutantes³⁰ ; sans doute faut-il y voir une prise de position du poète par

29. Dion. Hal., *AR*, II, 66, 2-6 : « Mais il y a quelques incertitudes sur ce qui est vraiment gardé dans le temple et sur la raison pour laquelle ce sont les vierges qui en ont la charge. Les uns, donc, disent que rien n'y est conservé hormis le feu, que l'on peut voir [...]. Mais il y en a d'autres qui disent qu'il se trouve dans le sanctuaire de la déesse, outre le feu, certains objets sacrés interdits à la plupart des gens, dont seuls les prêtres et les vierges ont connaissance [...]. Considérant donc cet épisode (*i. e.* le sauvetage des *ιερά* par L. Caecilius Metellus) comme un fait admis de tous, ceux-ci échafaudent des conjectures de leur cru, les uns disant que les objets sacrés gardés à l'intérieur sont une partie de ceux qui se trouvaient à Samothrace [...], les autres déclarant que le Palladium tombé du ciel est celui qui se trouvait à Troie, qu'Énée, connaissant sa valeur, aurait emporté, alors que les Achéens n'en auraient volé que la copie – un épisode dont les poètes et les historiens ont maintes fois fait le récit. Pour ma part, de très nombreux éléments m'amènent à penser que certains objets sacrés, inconnus de la plupart, sont gardés par les vierges, et pas seulement le feu ; mais quant à savoir quels sont ces objets, j'estime qu'il ne faut pas faire trop de recherches sur ce point, ni moi, ni aucune autre personne voulant observer le respect dû aux dieux. » Voir aussi Plut., *Cam.*, XX, dont la digression à caractère philosophique et mythographique sur le feu et les objets sacrés du temple de Vesta a très vraisemblablement pour source le texte de Denys.

30. Ov., *Fast.*, VI, 424 : *Pallada Roma tenet* ; 435 : *res est Romana* (cf. *supra*).

rapport aux discussions et controverses dont le texte de Denys nous donne connaissance.

Le scepticisme des Anciens eux-mêmes, ainsi que l'état de nos sources, qui – est-ce fortuit ? – ne remontent pas au-delà du milieu du I^{er} s. av. J.-C., doivent donc inciter l'historien moderne à considérer avec la plus grande prudence les déclarations des auteurs sur la présence du Palladium à Rome. Ce problème est rendu plus complexe encore par le fait que les sources qui nous renseignent sur les diverses péripéties de l'histoire du temple de Vesta³¹ ne détaillent généralement pas les objets qui y sont conservés, désignés sous l'appellation générique de *sacra* / ἱερά. Ce « flou » se comprend sans peine puisqu'il était interdit aux profanes de voir les objets sacrés. Nous avons vu, d'ailleurs, que Denys d'Halicarnasse se retranche derrière cet interdit religieux pour ne pas se prononcer sur la question de l'identité des *sacra* conservés dans le temple de Vesta.

À en croire Tite-Live, le Palladium serait déjà présent dans le temple de Vesta lors du sac de la ville par les Gaulois en 390 av. J.-C.³². Étant donné le caractère très peu historique des premiers livres de l'œuvre livienne, on ne peut que formuler les plus sérieux doutes quant au crédit à donner à cette information. En outre, dans un passage tel que le discours de Camille, qui se fait le porte-parole des valeurs et de l'idéologie religieuse de la Rome d'Auguste³³, on comprendra sans peine que Tite-Live évoque, à côté des *ancilia*, le *pignus imperii* conservé sous la garde de Vesta. Le second épisode pour lequel nos sources mentionnent le Palladium est sans conteste le plus célèbre dans l'Antiquité : il s'agit de l'incendie du temple de Vesta en 241 av. J.-C., au cours duquel le *pontifex maximus* L. Caecilius Metellus sauva des flammes la statue de Pallas et les autres objets sacrés³⁴. C'est en référence à cet événement que le Palladium est cité

31. Sur l'histoire des *sacra* du temple de Vesta, voir Annie DUBOURDIEU, *op. cit.* (n. 17), p. 470-506.

32. Liv., V, 52, 7. Ce passage appartient au discours que Tite-Live prête à Camille après la victoire sur les Gaulois ; on notera que l'historien ne mentionne pas expressément le Palladium dans la narration de l'épisode où le flamme et les vestales sauvent les *sacra publica* du temple de Vesta (V, 39, 11) ; cf. Ov., *Fast.*, VI, 365-366 : *Vidimus Iliacae transferrī pignora Vestae / sede*.

33. Sur les analogies entre Camille et Auguste chez Tite-Live, qui tendent à présenter le *dux fatalis* qu'est Camille comme une préfiguration du *princeps*, voir dernièrement B. MINEO, *Tite-Live et l'histoire de Rome* (Klincksieck. Études et commentaires, 107), Sofia, 2006, p. 232-237 (avec bibliographie).

34. Le Palladium est explicitement mentionné par Cic. *Scaur.*, 48 ; Ov., *Fast.*, VI, 453 ; Sén., *Contr.*, IV, 2 ; Pline, *Nat. Hist.*, VII, 141 ; Val. Max., I, 4, 5 ; Juv., III, 138-139 ; Ampelius, *Liber memorialis*, XX, 11 ; Ps.-Plut., *Parallela Graeca et Latina*, 17B. On trouve le terme *sacra* / ἱερά, sans référence explicite au Palladium,

par Cicéron dans le *Pro Scauro* ; c'est la première attestation de l'exploit du grand pontife dans nos sources, mais il devait être déjà bien connu des Romains puisque l'orateur se contente d'une brève allusion³⁵. Toutefois, cet épisode est assez entouré de brumes légendaires pour éveiller le soupçon : le thème de la cécité du *pontifex maximus*, qui s'avère être une pure fiction, montre bien la part de légende et de reconstruction dans ce que l'on peut appeler la « geste » de Caecilius Metellus³⁶. Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce que le thème du Palladium soit venu se greffer *a posteriori* sur un épisode aussi prestigieux et déjà doté de traits mythiques³⁷. Une trentaine d'années plus tard, le Palladium aurait été à nouveau sauvé des flammes, cette fois par des esclaves, lors de l'incendie allumé sur le Forum en 210 av. J.-C. par des nobles campaniens, qui visait, selon Tite-Live, *Vestae aedem [...] et aeternos ignes et conditum in penetrali fatale pignus imperii Romani*³⁸. L'historien présente l'acte criminel des Campaniens comme une volonté de détruire symboliquement

chez Varron, *apud* Aug., *Ciu.*, VI, 2 ; Liv., *Per.*, XIX ; Dion. Hal., II, 66, 4 ; Aug., *Ciu.*, III, 18, 2.

35. Cic., *Scaur.*, 48 : [...] *illius L. Metelli, pontificis maximi qui, quom templum illud arderet, in medios se iniecit ignes et eripuit e flamma Palladium illud, quod quasi pignus nostrae salutis atque imperii Vestae custodi<i>s continetur. Qui utinam posset parumper existere : eriperet ex hac flamma stirpem profecto suam, qui eripuisset ex illo incendio di*** (« [...] du grand pontife L. Metellus, qui, lors de l'incendie de ce temple, se jeta au milieu du feu et arracha des flammes ce fameux Palladium, qui est conservé comme garant de notre salut et souveraineté sous la garde de Vesta. Ah ! s'il pouvait apparaître pour un instant : il arracherait certainement sa descendance de cette flamme, lui qui avait arraché de cet incendie... »). L'utilisation rhétorique qui est faite ici de l'exploit de Metellus suggère qu'il était déjà assez connu pour être utilisé comme *exemplum* pour une action pieuse et salvatrice ; l'état fragmentaire du texte nous prive malheureusement du contexte de l'allusion.

36. Voir A. BRELICH, « Il mito nella storia di Cecilio Metello », *SMSR* 15 (1939), p. 30-41 ; J. VAN OOTEGHEM, *Les Caecilii Metelli de la République*, Bruxelles, 1967, p. 17-20 ; G. DUMÉZIL, *La religion romaine archaïque. Avec un appendice sur la religion des Étrusques*, Paris, 1974², p. 320-321 ; C. PELLEGRINO, « La cécité del pontefice massimo L. Cecilio Metello », dans P. DEFOSSÉ (éd.), *Hommages à Carl Deroux. IV – Archéologie et Histoire de l'Art, Religion* (Collection Latomus, 277), Bruxelles, 2003, p. 503-512.

37. Le récit du sauvetage des *sacra* par L. Caecilius Metellus est-il purement légendaire ou contient-il un noyau historique ? Quelle que soit la réponse à cette question, il est évident que les *Caecilii Metelli*, qui étaient au nombre des *familiae Troianae* (cf. Festus p. 38 L., s.v. *Caeculus*), durent trouver un intérêt à propager une histoire qui présentait le membre le plus éminent de leur *gens* sauvant les *sacra Troiana* et assurant ainsi le salut de Rome.

38. Liv., XXVI, 27, 14. Sur l'incendie de 210 av. J.-C., voir D. BRIQUEL, *Le forum brûle (18-19 mars 210 av. J.-C.). Un épisode méconnu de la deuxième guerre punique* (Kubaba. Série Antiquité, I), Paris, 2002, particulièrement le chap. 2 : « La portée symbolique de l'événement » (p. 45-68).

la puissance de Rome ; il mentionne donc de façon naturelle l'objet présenté à son époque comme le garant par excellence de cette puissance et le désigne d'ailleurs par une périphrase mettant en lumière cette valeur. Après l'événement de 210 av. J.-C., nos sources ne nous informent plus de manière explicite sur l'histoire du Palladium du temple de Vesta avant l'épisode de l'incendie de 191 apr. J.-C., que nous avons évoqué plus haut.

Face à ces témoignages sujets à caution, il est difficile de déterminer à quand remonte la prétention des Romains à détenir le Palladium. Si l'on possède un *terminus ante quem* sûr (54 av. J.-C., date du *Pro Scauro*), on en est réduit à des hypothèses pour ce qui est du *terminus post quem*. Les modernes sont partagés sur la question. L'hypothèse de Georg Wissowa, selon qui Varron aurait été le premier à prétendre que le Palladium du temple de Vesta était celui de Troie, est aujourd'hui généralement abandonnée³⁹. Les propositions actuellement défendues vont du milieu du IV^e s. au II^e s. av. J.-C.⁴⁰. On a souvent retenu comme *terminus post quem* dans cette question l'introduction à Rome du culte de la *Mater Idaea* et le transport de la pierre noire de Pessinonte en 204 av. J.-C.⁴¹. Comme le Palladium, la pierre de l'Ida est un talisman tombé du ciel et amené à

39. G. WISSOWA, « Die Überlieferung über die römischen Penaten », *Hermes* 22 (1887), p. 29-57, particulièrement p. 43-44. Le savant allemand fut suivi par J. PERRET, *op. cit.* (n. 20), p. 546, n. 4, et encore par G. K. GALINSKY, *op. cit.* (n. 19), p. 116-117.

40. P. K. GROSS, *op. cit.* (n. 1), p. 81, et W. VOLLGRAFF, « Le Palladium de Rome », dans *Bulletins de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, s. 5, 24 (1938), p. 34-56 faisaient remonter la croyance en la présence du Palladium à Rome au III^e siècle (selon le premier, elle apparaissait au plus tard à l'époque de la deuxième guerre punique, tandis que le second estimait qu'elle était connue de Callimaque). Marta SORDI (art. cité [n. 17], p. 76-77) situe le début de la prétention romaine à posséder le Palladium aux environs de 190 av. J.-C., une opinion que rejoint en partie J.-M. MORET (*op. cit.* [n. 11], p. 285-290), qui estime que le Palladium fut officiellement considéré comme le garant de l'empire à partir du II^e siècle, au plus tard à l'époque de Varron (l'auteur aborde le problème d'un point de vue légèrement différent, puisqu'il ne s'interroge pas sur la présence même de la statue à Rome, mais sur la croyance en sa valeur de *pignus imperii*). Annie DUBOURDIEU (*op. cit.* [n. 17], p. 466) défend par contre une datation beaucoup plus haute : les Romains auraient prétendu posséder le Palladium dès le milieu du IV^e s. puisque « cette tradition est liée au rôle assigné à Énée comme fondateur de Lavinium et comme ancêtre de tous les Latins ». On opposera à cette affirmation que le thème du Palladium a pu se greffer de façon plus tardive sur une tradition établie de longue date.

41. Ainsi L. ZIEHEN, art. cité (n. 2), col. 183 ; Marta SORDI, art. cité (n. 17), p. 76 ; J.-M. MORET, *op. cit.* (n. 11), p. 287 et p. 289-290. Sur l'arrivée à Rome de la *Magna Mater* et de la pierre noire de Pessinonte, voir K. LATTE, *Römische Religionsgeschichte* (Handbuch der Altertumswissenschaft), München, 1960, p. 258-259, et G. DUMÉZIL, *op. cit.* (n. 36), p. 482-487.

Rome, où elle fut un garant de victoire et de souveraineté. Sa venue à Rome indiquerait qu'à ce moment, les Romains ne se disaient pas encore en possession du Palladium, le *pignus imperii* par excellence. Cette hypothèse n'est pas sans poser de problèmes, puisque, au bout du compte, les Romains ont rassemblé sept *pignora imperii* (voir la liste *supra*), qui, loin de s'exclure les uns les autres, formaient ensemble une « collection » de talismans assurant le salut et la souveraineté de la cité éternelle.

En outre, il faut tenir compte dans cette question du lien entre la *gens Nautia* et le Palladium, sur lequel nous renseigne un fragment du *De familiis Troianis* de Varron, transmis par Servius (et le *Servius auctus*) :

*Hoc cum postea Diomedes haberet, ut quidam dicunt : quod et Vergilius ex parte tangit, et Varro plenissime dicit : credens sibi non esse aptum, propter sua pericula, quibus numquam cariturum responsis cognouerat, nisi Troianis Palladium reddidisset, transeunti per Calabriam Aeneae offerre conatus est. Sed cum se ille uelato capite sacrificans conuertisset, Nautes quidam accepit simulacrum : unde Mineruae sacra non Iulia gens habuit, sed Nautiorum*⁴².

Selon Varron, donc, ce n'était pas Énée, mais un de ses compagnons, Nautes, qui recevait la statue des mains de Diomède⁴³. Ce mythe étiologique expliquait le lien, assurément très ancien, entre les *Nautii* et le culte de Minerve à Rome⁴⁴, dont nous trouvons trace aussi chez Virgile (*Aen.*, V, 704) et dans une notice très fragmentaire de Festus⁴⁵. Notre deuxième

42. Serv., *ad Aen.*, II, 166 (les ajouts du *Servius auctus* ne sont pas en caractères italiques) : « Alors que, par la suite, il [le Palladium] était en la possession de Diomède, comme le disent certains – une version à laquelle Virgile se rattache partiellement et que Varron exprime dans son intégralité –, celui-ci, croyant que le Palladium n'était pas fait pour être en sa possession, en raison des dangers sans nombre qu'il encourrait toujours, comme le lui avaient appris des oracles, s'il ne le rendait aux Troyens, entreprit de l'apporter à Énée, qui traversait alors la Calabre. Mais comme celui-ci, en train d'effectuer un sacrifice la tête voilée, s'était détourné, c'est un certain Nautes qui reçut la statue : c'est pourquoi le culte de Minerve ne fut pas aux mains de la famille des *Iulii*, mais des *Nautii*. » Cf. *ad Aen.*, III, 407 et V, 704 (cette dernière notice précise que l'information est issue du *De familiis Troianis*).

43. Énée, explique le texte, est alors occupé à un sacrifice : ce détail est aussi présent chez Solin, qui remonte peut-être à Cassius Hemina (cf. *supra*). Cette concordance invite à voir dans ce motif un élément ancien de la tradition.

44. La nature précise de ce lien nous échappe : voir G. WISSOWA, *Religion und Kultus der Römer* (Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft), München, 1912², p. 404, n. 4, qui suppose un culte privé de la *gens Nautia* ; F. MÜNZER, dans *RE*, XVI, 2, Stuttgart, 1935, col. 1049-2053, s.v. « Nautius », particulièrement col. 2049.

45. Festus p. 166. On n'a conservé que les fins de ligne : *Nautiorum fa[milia] [...]* *eorum princeps ... aeneum Mi[neruae] [...]* *[supp]licare soliti*.

source principale sur ce sujet est Denys d'Halicarnasse, qui donne une version différente de celle transmise par Servius :

ὁ γὰρ ἡγεμὼν αὐτῶν τοῦ γένους Ναύτιος ἀπὸ τῶν σὺν Αἰνείᾳ στειλάντων τὴν ἀποικίαν εἰς ἤν, Ἀθηναῖς ἱερεὺς Πολιάδος, καὶ τὸ ξόανον ἀπηνέγκατο τῆς θεᾶς μετανιστάμενος, ὃ διεφύλαττον ἄλλοι παρ' ἄλλων μεταλαμβάνοντες οἱ τοῦ γένους ὄντες τοῦ Ναυτίων⁴⁶.

À en croire l'historien grec, Nautios, prêtre d'Athéna Polias, emporta lui-même de Troie la statue de la déesse, que les *Nautii* se transmirent de génération en génération. Ce ξόανον ne doit pas être considéré comme le Palladium, puisque Denys en attribue ailleurs la sauvegarde à Énée (voir *supra*). Mais il est vraisemblable qu'il y eut des confusions entre la statue du culte d'Athéna Polias et le Palladium, ce qui amena à expliquer, comme le fait Varron, le lien entre les *Nautii* et le culte de Minerve par le recours au *pignus imperii*. Faut-il supposer que les membres de la *gens Nautia*, qui disparaît de nos sources après le milieu du III^e siècle, avaient déjà présenté Nautes comme le détenteur du Palladium pour expliquer le lien entre leur famille et le culte de Minerve ? Dans ce cas, il faudrait considérer que l'intérêt romain pour le Palladium se manifeste avant le milieu du III^e siècle – sans que cela signifie que Rome prétendait alors déjà être en sa possession. On ne peut exclure, cependant, que le lien entre le Palladium et Nautes ait été formulé seulement à l'époque de César, en réponse à sa prétention de faire d'Énée le sauveur du Palladium, sur base du lien plus ancien entre la *gens Nautia* et le culte de Minerve (cf. *infra*).

Il reste donc très difficile d'assigner une datation précise au début de la prétention des Romains à détenir le Palladium comme gage de l'empire. Mais quelle que soit son ancienneté, il est certain que cette affirmation d'ordre idéologique et politique fut étayée par le recours au mythe : la présence d'un Palladium dans le temple de Vesta fut mise en rapport avec la légende bien connue du rapt du Palladium par Diomède, qui, ajouta-t-on, l'aurait amené en Italie pour le remettre à Énée – un thème (ré)actualisé par Cassius Hemina au milieu du II^e siècle ? Mais quant à l'arrivée à Rome de la mythique statue, aucune de nos sources n'en fait le récit : ce point délicat resta enveloppé d'un silence prudent⁴⁷.

46. Dion. Hal., *AR*, VI, 69, 1 : « En effet, le fondateur de cette famille, Nautios, était l'un de ceux qui avaient emmené la colonie avec Énée ; il était prêtre d'Athéna Polias et, à son départ, emporta avec lui la statue en bois de la déesse, que les membres de la famille des *Nautii* conservaient en se la transmettant de génération en génération. »

47. Au niveau légendaire, la seule allusion à l'arrivée du Palladium de Troie à Rome se trouve dans un fragment du *De familiis Troianis* de Varron transmis par Serv., *ad Aen.*, V, 704 : *quia ipse* [i. e. *Nautes*] *Romam Palladium detulit*. S'agissait-il d'un raccourci symbolique, pour mettre en évidence le lien entre le Palladium

La découverte du Palladium d'Ilion et la propagande syllanienne

Le seul texte qui évoque de façon concrète le transfert du Palladium à Rome n'inscrit pas cet événement dans le cadre de la légende diomédique et énéenne. Nous avons en effet gardé trace d'une tradition totalement divergente, selon laquelle le Palladium fut découvert par les Romains à Ilion durant la première guerre mithridatique, lors du sac de la cité par Fimbria. Cet épisode date de 85 av. J.-C., pendant les derniers mois de la guerre. C. Flavius Fimbria, à la suite d'une mutinerie, avait pris la tête des troupes envoyées par le sénat contre Mithridate, alors que Sylla avait été dépossédé de son commandement légal et déclaré *hostis*. Après avoir remporté plusieurs victoires contre l'armée pontique, Fimbria était parvenu à bloquer Mithridate à Pitanè, mais la non-collaboration de la flotte commandée par Lucullus, un officier de Sylla, permit au roi de s'échapper. À la suite de ce relatif échec, Fimbria marcha à travers l'Asie Mineure, mettant à sac les cités qui ne lui ouvraient pas leurs portes. Arrivé à Ilion, celui-ci s'empara de la ville, en dépit des promesses de soutien faites par Sylla à la cité, et la détruisit totalement. Peu de temps après, Sylla conclut avec Mithridate la paix de Dardanos (été 85). Il se mit ensuite à la poursuite de Fimbria, qui fut rejoint à Thyatira, en Lydie ; refusant les conditions imposées par son vainqueur, celui-ci mit fin à ses jours à Pergame, dans le temple d'Asclépios⁴⁸.

C'est surtout la destruction d'Ilion qui resta attachée au nom de Fimbria, un épisode qui trouva un écho important dans les sources littéraires⁴⁹. Certains auteurs rapportent que l'on retrouva alors dans les décombres du temple d'Athéna, qui avait été incendié avec le reste de la ville, la statue de la déesse intacte, miraculeusement préservée de la destruction. Ce « prodige » est attesté pour la première fois chez Tite-Live⁵⁰. Appien fait explicitement le lien avec le Palladium troyen :

troyen et Rome, ou cette brève phrase est-elle l'écho d'une variante de la légende de Nautes ?

48. Sur la vie et la carrière de Fimbria, voir F. MÜNZER, dans *RE*, VI, Stuttgart, 1909, col. 2599-2601, s.v. « Flavius, 88 » ; J. MUÑIZ COELLO, « C. Flavius Fimbria, consular y legado en la provincia de Asia (86-84 a. de C.) », *SHHA* 13-14 (1995-1996), p. 257-275 ; L. DE MICHELE, « Fimbria e Sertorio : *proditores reipublicae* ? », *Athenaeum* 93/1 (2005), p. 277-289.

49. Notre source la plus détaillée sur la destruction d'Ilion est App., *Mithr.*, LIII ; cf. Liv., *Per.*, LXXXIII, 2 ; Strabon, XIII, 1, 27 ; Diod., XXXVIII, frg. 8-10 ; Dio, frg. 104 ; Iulius Obsequens, 56b ; Aug., *Ciu.*, III, 7 ; Oros., *Pag.*, VI, 2, 11 ; Ps. Aur.-Vict., *De uir. ill.*, LXX, 3.

50. *Apud* Aug., *Ciu.*, III, 7 : *Euersis quippe et incensis omnibus cum oppido simulacris solum Mineruae sub tanta ruina templi illius, ut scribit Liuius, integrum stetisse perhibetur* (« Alors que toutes les statues avaient été renversées et brûlées en

τὸ δὲ τῆς Ἀθηνᾶς ἕδος, ὃ Παλλάδιον καλοῦσι καὶ διοπετὲς ἡγοῦνται, νομίζουσι τινες εὐρεθῆναι τότε ἄθραυστον, τῶν ἐπιπεσόντων τειχέων αὐτὸ περικαλυψάντων, εἰ μὴ Διομήδης αὐτὸ καὶ Ὀδυσσεὺς ἐν τῷ Τρωϊκῷ ἔργῳ μετήνεγκαν ἐξ Ἰλίου⁵¹.

Dans un commentaire consacré au Palladium, Servius relaie aussi cette tradition mais livre en outre plusieurs informations qui nous sont inconnues par ailleurs :

Quamquam alii dicant, simulacrum hoc a Troianis absconditum fuisse intra extractum parietem, postquam agnouerunt Troiam esse perituram : quod postea bello Mithridatico dicitur Fimbria quidam Romanus inuentum indicasse ; quod Romam constat aduectum. Et cum responsum fuisset, illic imperium fore, ubi et Palladium, adhibito Mamurio fabro multa similia facta sunt. Verum tamen agnoscitur hastae oculorumque mobilitate⁵².

De toute évidence, la brève notice de Servius présente de façon condensée plusieurs événements distincts les uns des autres. Le premier est la découverte du Palladium à Ilion par Fimbria. Le deuxième est le transfert de la statue à Rome. On ne peut considérer que Fimbria en est l'instigateur⁵³ puisqu'il ne retournera jamais à Rome et mettra fin à ses jours quelques mois après le sac d'Ilion, à la fin de 85 ou au début de 84 av. J.-C. au plus tard⁵⁴. Qui donc prit la décision d'amener le Palladium à

même temps que la ville, on rapporte que seule celle de Minerve, comme l'écrit Tite-Live, se dressa intacte sous les importants décombres de son temple »).

51. App., *Mithr.*, LIII : « Mais la statue d'Athéna, que l'on appelle le *Palladion* et que l'on croit tombée du ciel, certains estiment qu'on la découvrit alors intacte, car les murs, en s'effondrant, avaient formé autour d'elle une enveloppe protectrice. À moins que Diomède et Ulysse ne l'eussent transportée hors d'Ilion lors de la guerre de Troie » (traduction de P. GOUKOWSKY, *Appien, Histoire romaine. Tome VII. Livre XII. La guerre de Mithridate* [CUF], Paris, 2001). Les autres sources sur la découverte du Palladium à Ilion sont Iulius Obsequens, 56b et Serv., *ad Aen.*, II, 166. Le Ps. Aur.-Vict. (*De uir. ill.*, LXX, 3) fait sans doute confusion entre la statue et le temple lorsqu'il affirme que le temple de Minerve survécut à la destruction.

52. Serv., *ad Aen.*, II, 166 : « Pourtant, d'autres disent que cette statue fut cachée par les Troyens à l'intérieur d'un mur qu'ils avaient construit après qu'ils comprirent que Troie allait périr ; par après, durant la guerre contre Mithridate, un Romain du nom de Fimbria, dit-on, annonça l'avoir trouvée. C'est un fait certain qu'elle fut amenée à Rome. Et alors qu'un oracle avait répondu que la souveraineté serait là où se trouverait le Palladium, on fit appel à l'artisan Mamurius, qui en réalisa de nombreuses copies. Le vrai, cependant, se reconnaît à la mobilité de la lance et des yeux. »

53. Comme le laissait entendre P. K. GROSS, *op. cit.* (n. 1), p. 70 : [*Die*] *Überlieferung des Servius [...], wonach der römische Feldherr Fimbria nach der Zerstörung Neuilions i. J. 85 v. Chr. das beim Tempelbrand wunderbar erhaltene Minervabild nach Rom gebracht habe.*

54. Discussion de la datation du suicide de Fimbria chez J. MUÑIZ COELLO, art. cité (n. 48), p. 275, qui le situe à la fin de l'hiver 85-84.

Rome, puis de consulter l'oracle à son sujet et d'en faire réaliser des copies ? Le texte de Servius, qui évoque laconiquement ces mesures, ne précise pas qui en est l'auteur. Les données fournies par nos sources sur l'histoire d'Ilion dans les années suivant sa destruction suggèrent toutefois une réponse à cette question.

Lors du siège de la cité par Fimbria, les habitants d'Ilion avaient appelé à l'aide Sylla, qui « leur avait donné l'assurance qu'il viendrait et leur avait enjoint, en attendant, de déclarer à Fimbria qu'ils s'en étaient remis de leur sort à Sylla »⁵⁵. On sait que cet appui fut vain, mais par la suite, Sylla restaura la ville qui avait soutenu sa cause⁵⁶ et lui octroya la liberté, ainsi qu'à plusieurs autres cités d'Asie Mineure, qu'il déclara « amis du peuple romain »⁵⁷. Par ailleurs, en 85, à l'instar de nombreuses autres cités, Ilion adopte une nouvelle ère en l'honneur de Sylla⁵⁸. Étant donné ces relations favorables entretenues avec Ilion dès après l'épisode de Fimbria, on ne peut douter que Sylla avait eu connaissance de la sauvegarde miraculeuse de la statue d'Athéna. Dans ces circonstances, à qui d'autre attribuer le transfert de la statue à Rome ?

Il faut dès lors replacer la suite d'événements auxquels fait allusion la notice de Servius dans le contexte de la propagande syllanienne⁵⁹. La puissante valeur symbolique de cette statue, en laquelle on voyait à Ilion l'antique Palladium de Troie, ne dut pas échapper au futur dictateur. Il s'agissait pour lui de récupérer ce talisman au profit de Rome, alors grandement ébranlée par plusieurs années de conflits sanglants entre marianistes et syllanistes, puis par la guerre contre Mithridate, et d'apparaître ainsi comme l'*auctor* du salut et de la souveraineté de l'*Vrbs*⁶⁰. Le Palladium fut donc amené à Rome et un oracle consulté à son

55. App., *Mithr.*, LIII, rendu dans la traduction de P. GOUKOWSKY, *op. cit.* (n. 51).

56. Oros. (*Pag.*, VI, 2, 11) affirme que les habitants d'Ilion avaient fermé leurs portes à Fimbria « en raison de leur zèle pour le parti syllanien » (*pro Sullanæ partis studio*). Restauration d'Ilion par Sylla : Strabon, XIII, 1, 27 : τὸς δ' Ἰλίου παρῆμυθησατο πολλοῖς ἐπανορθώμασι ; Oros., *Pag.*, VI, 2, 11 : *sed eam Sulla continuo reformavit*.

57. App., *Mithr.*, LXI.

58. Voir P. FRISCH, *Die Inschriften von Ilion* (Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien, 3), Bonn, 1975, inscr. n° 10, l. 2-3 et comm. p. 37-38.

59. Sur la propagande de Sylla, voir la synthèse de E. S. RAMAGE, « Sulla's Propaganda », *Klio* 73 (1991), p. 93-121.

60. Le retour de Sylla à Rome eut lieu à la fin de 82 av. J.-C., après la bataille de la Porte Colline (1^{er} novembre) ; quelques mois plus tôt, au début de l'année, le grand pontife Q. Mucius Scaevola avait été assassiné dans le temple de Vesta, où il s'était réfugié, par ordre du fils de Marius (voir B. KÜBLER, dans *RE*, XVI, 1, Stuttgart, 1933, col. 437-446, s.v. « Mucius 22 », avec indication des sources). Cet événement

propos ⁶¹, qui confirma la valeur de *pignus imperii* de la statue emportée d'Ilion. Quant au dernier point mentionné par Servius, la fabrication de copies du Palladium, il pose plusieurs questions. Il rappelle d'abord directement la copie du Palladium qui, selon l'antique version d'Arctinos, fut réalisée lors de la guerre Troie (cf. *supra*) ; on retrouve également ce thème à propos d'un autre garant de souveraineté, lui aussi tombé du ciel, l'*ancile*, que Numa avait fait reproduire en onze exemplaires par le forgeron Mamurius Veturius pour éviter qu'il ne fût volé ⁶². Il semble donc que le thème de la reproduction soit un motif courant des légendes relatives aux *pignora* ⁶³, ce qui amène à s'interroger sur sa valeur historique dans le cas du Palladium ramené d'Ilion par Sylla. Un autre élément encore invite l'historien à la prudence : Servius précise que le *faber* chargé de réaliser les copies du Palladium a pour nom Mamurius, comme l'artisan légendaire qui fabriqua les onze *ancilia*, auquel le commentateur de Virgile fait plusieurs fois allusion en des termes très semblables à ceux de notre passage ⁶⁴. On a donc vraisemblablement affaire ici à une confusion de Servius ⁶⁵, d'autant plus que la légende de Mamurius Veturius semble être une création tardive,

dramatique, qui marqua fortement les contemporains (dont Cicéron) et au cours duquel le sanctuaire de Vesta avait été profané, pourrait avoir offert une opportunité à Sylla pour y installer un nouvel objet sacré qui n'aurait pas été souillé par le meurtre du grand pontife : le Palladium (ou un « nouveau » Palladium).

61. On sait l'importance que Sylla attribuait à l'élément religieux, en particulier aux songes prémonitoires, aux prophéties et aux oracles, qu'il consulta souvent au cours de sa carrière : voir notamment E. S. RAMAGE, art. cité (n. 59), p. 98 et F. HURLET, *La dictature de Sylla : monarchie ou magistrature républicaine ? Essai d'histoire constitutionnelle*, Bruxelles - Rome, 1993, p. 111-112.

62. Ov., *Fast.*, III, 371-392 ; Plut., *Numa*, XIII ; Serv., *ad Aen.*, VII, 188.

63. N. J. BREMMER, « Three Roman Aetiological Myths », dans F. GRAF (éd.), *Mythos in mythenloser Gesellschaft. Das Paradigma Roms* (Colloquium Rauricum, 3), Stuttgart - Leipzig, 1993, p. 158-174, particulièrement p. 161, estime que le thème du bouclier ancile unique et de la fabrication de copies *seems to have been inspired by the story of the Trojan Palladium*.

64. Cf. Serv., *ad Aen.*, VII, 188 ; VIII, 664. Les correspondances lexicales frappantes entre les notices de Servius relatives au Palladium et aux *ancilia* ont été relevées par Françoise VAN HAEPEREN, *Le collège pontifical (3^{ème} s. a.C. - 4^{ème} s. p.C.)*. Contribution à l'étude de la religion romaine (Institut Historique Belge de Rome. Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes, 39), Bruxelles - Rome, 2002, p. 23 et n. 52.

65. Comme le suggère Françoise VAN HAEPEREN, *op. cit.* (n. 64), p. 23 : « Il pourrait s'agir d'une confusion de l'auteur. Peut-être avait-il en tête ou sous les yeux une source relative aux *pignora imperii* et en aura-t-il mêlé les renseignements. » Voir déjà dans ce sens E. FRAENKEL, *JRS* 39 (1949), p. 145-154, particulièrement p. 150 (recension de E. K. RAND et al., *Servianorum in Vergilii carmina commentariorum editionis Harvardianae volumen II, quod in Aeneidos libros I et II explanationes continet*, Lancaster, 1946).

postérieure à l'époque de Sylla⁶⁶. Il est dès lors bien difficile de déterminer, dans ce que Servius nous dit des copies du Palladium d'Ilion, ce qui doit être attribué à la propagande du dictateur⁶⁷.

Notre hypothèse de la récupération de la découverte du Palladium d'Ilion par la propagande syllanienne trouve une confirmation dans la récente étude d'A. Erskine sur les relations entre Rome et Troie, qui a remis en question le témoignage des sources littéraires sur la destruction d'Ilion par Fimbria et a attiré l'attention sur l'intervention non négligeable de la propagande syllanienne dans l'élaboration de ce récit⁶⁸. Constatant qu'il n'existe pas de traces archéologiques parfaitement explicites de la destruction totale rapportée par nos sources, l'auteur conclut : *The literary tradition, therefore, appears to give a rather exaggerated view of the destruction of 85 BC* (p. 242). Cette amplification fut naturellement suggérée par l'illustre modèle épique – plusieurs textes établissent un parallèle explicite avec la destruction de Troie par Agamemnon. A. Erskine veut cependant y voir davantage qu'un jeu des auteurs avec la tradition littéraire et suggère que le portrait si négatif de Fimbria dans nos sources hérite de la vision des faits imposée par Sylla dans ses *commentarii* : *By representing Fimbria as the destroyer of one of the most historic cities in the Greek world with the added outrage that he was one of its descendants, Sulla could blacken Fimbria's name first in Asia and later, through the commentarii, in Rome itself*⁶⁹. Par opposition à Fimbria, Sylla se présentait comme le protecteur et le bienfaiteur d'Ilion, dans le même temps qu'il récupérait à son profit le mythe troyen en se présentant comme le favori de Vénus-Aphrodite, mère des Énéades⁷⁰. La réévaluation des sources sur la destruction d'Ilion confirme donc indirectement la place centrale de la

66. La légende de la copie de l'*ancile* par Mamurius Veturius n'est pas connue d'Ennius et de Varron et semble dater des premières années du règne d'Auguste (voir F. BÖMER, *P. Ovidius Naso*, Die Fasten. II. Kommentar, Heidelberg, 1958, p. 161, repris par J. N. BREMMER, art. cité (n. 63), p. 161-162).

67. Un élément, cependant, ne peut être imputé à une confusion avec les *ancilia* : la mobilité de la lance et des yeux, qui distingue l'original des copies. Cette précision de Servius prouve que le thème de la fabrication des copies était aussi attaché au Palladium à Rome.

68. A. ERSKINE, *Troy between Greece and Rome. Local Tradition and Imperial Power*, Oxford, 2001, p. 239-245.

69. Id., *ibid.*, p. 242-243. La personnalité et l'action de Fimbria ont été réévaluées et revalorisées par L. DE MICHELE, art. cité (n. 48), p. 281-285 et p. 289.

70. La dévotion particulière de Sylla envers Aphrodite est attestée dès son arrivée en Grèce au début de l'année 87 av. J.-C., quand, sur la prescription de l'oracle de Delphes, il dédie une hache à la déesse à Aphrodisias en Carie (App., *B. C.*, I, 97) ; sur la place de Vénus dans la propagande de Sylla, voir E. S. RAMAGE, art. cité (n. 59), p. 101-102 et p. 109-110.

légende troyenne dans la propagande syllanienne ; dans ce contexte, le transfert du Palladium à Rome, qui contribue à présenter l'*Vrbs* comme une nouvelle Troie, prend un relief particulier.

On ne peut ignorer la flagrante contradiction entre ce récit de la découverte du Palladium à Ilion et le reste de la tradition relative au *pignus imperii*, qui aurait quitté Troie dans les temps mythiques. Appien en est parfaitement conscient, qui ajoute : εἰ μὴ Διομήδης αὐτὸ καὶ Ὀδυσσεὺς ἐν τῷ Τρωϊκῷ ἔργῳ μετήνεγκαν ἐξ Ἰλίου⁷¹. On a manifestement affaire à deux traditions concurrentes, l'une bien ancrée dans la réalité historique (le sac d'Ilion en 85 av. J.-C.), l'autre plongeant ses racines dans les profondeurs du mythe. Cette contradiction pose évidemment question. Faut-il voir dans le transfert à Rome de la statue d'Athéna découverte dans le temple de la déesse à Ilion la première tentative de la part des Romains de s'approprier le Palladium ? La version des pérégrinations mythiques du Palladium du temple de Vesta, qui se rattache aux légendes de Diomède et d'Énée, aurait-elle alors été élaborée dans un second temps pour donner un lustre mythique à la toute fraîche prétention des Romains⁷² ? Dans ce cas, on serait amené à dater l'apparition de la prétention romaine à posséder le Palladium des années 85-79 av. J.-C., période séparant la destruction de Troie par Fimbria de l'abdication de Sylla. Cependant, nous savons que la légende du rapt du Palladium par Diomède était déjà bien connue à Rome depuis le III^e siècle (cf. *supra*) ; la prétention de Sylla à avoir doté l'*Vrbs* de ce nouveau *pignus imperii* s'est donc développée en contradiction avec un épisode mythique célèbre. Cet épisode avait-il déjà été récupéré et investi d'une signification politique à Rome ? On ne peut l'exclure. Dans ce cas, la propagande syllanienne répondrait à une tradition déjà élaborée ou en cours d'élaboration.

Les questions soulevées par la découverte de la statue d'Ilion et la notice de Servius ne semblent donc pas toutes pouvoir être tranchées avec certitude. Quoi qu'il en soit, cet épisode de l'histoire du Palladium, auquel les historiens ont jusqu'ici accordé peu d'attention, constitue, à notre connaissance, le premier exemple assuré à Rome de récupération de la symbolique du Palladium à des fins politiques et idéologiques. Les infor-

71. App., *Mithr.*, LIII (voir *supra*).

72. Cela semble être l'opinion de J.-L. GIRARD, « La place de Minerve dans la religion romaine au temps du principat », dans *ANRW*, II, 17/1, Berlin - New York, 1981, p. 203-232, particulièrement p. 225 : « Si l'on tient compte du fait que la première mention sûre de la présence du Palladium à Rome est du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, on s'explique facilement qu'il soit fait allusion à une miraculeuse invention du Palladium sur le site de la Nouvelle Ilion, lors des guerres contre Mithridate. Mais des légendes plus flatteuses n'ont pas tardé à se faire jour. »

mations laconiques livrées par les sources ne nous permettent malheureusement pas de préciser davantage la place du *pignus imperii* dans l'idéologie syllanienne, mais on peut deviner qu'elle n'était pas négligeable. La découverte de ce nouveau thème permet, une fois encore, de mesurer la grande habileté de Sylla en matière d'élaboration idéologique et de constater à quel point sa propagande annonce celles de César et d'Auguste.

César, Énée et le Palladium

C'est en effet dans le cadre de la propagande césarienne que réapparaît le Palladium, après une période de presque quarante ans pour laquelle nos sources ne nous en ont gardé aucune trace. Parmi les émissions monétaires de César, un denier frappé après Pharsale (*RRC* 458) occupe une place particulière, puisqu'il présente pour ainsi dire la synthèse des thèmes religieux et mythologiques de la propagande du dictateur. Au droit figure une tête féminine, portant le diadème, en qui on reconnaît généralement Vénus⁷³. Le type de revers nous intéresse tout particulièrement : il présente une figure masculine dans la nudité héroïque, portant sur l'épaule gauche un personnage *togatus* et *capite uelato*. Il s'agit évidemment d'Énée, fils de Vénus, sauvant son père Anchise lors de la destruction de Troie⁷⁴. Dans la main droite, le héros porte une statue d'Athéna casquée et vêtue du chiton, tenant la lance et le bouclier : le Palladium.



Denier de César (*RRC* 458)

© Numismatische Bilddatenbank Eichstätt

73. *Contra* S. WEINSTOCK, *Divus Julius*, Oxford, 1971, p. 253, qui y voit la représentation de *Pietas*.

74. Il ne semble pas qu'Anchise porte les *sacra* comme le prétend W. FUCHS, « Die Bildgeschichte der Flucht des Aeneas », dans *ANRW*, I, 4, 1973, p. 615-632, particulièrement p. 624.

L'importance primordiale que détient ici le Palladium, dont c'est la première apparition sur une monnaie romaine, n'a en général pas échappé aux numismates et aux historiens⁷⁵. Certains ont considéré que le Palladium avait été privilégié par rapport aux Pénates parce qu'il était *a more martial embleme of Troy's survival than the sacred chest with the peaceful household gods*⁷⁶. Cette interprétation ne nous semble pas rendre compte de l'entière signification de ce symbole et ne met pas l'accent sur la valeur première de la statue de Pallas, qui n'est pas d'abord un symbole guerrier, mais, pour reprendre la formule cicéronienne, un *pignus salutis atque imperii* : un gage de salut et de souveraineté. Le sens du type monétaire a bien été mis en lumière par Patrizia Petrillo Serafin, qui montre que la présence du Palladium dans la scène a pour but de *sottolineare il ruolo rivestito da Enea quale custode e tutore dei sacra della città, mettendo, quindi, in rilievo la pietas erga deos più che erga parentem dell'eroe*⁷⁷.

En présentant Énée emportant le Palladium, César se démarque très nettement de la version la plus répandue à l'époque républicaine, qui est celle du vol du Palladium par Diomède. Nous avons vu que ce thème était très présent dans la glyptique de cette période. Dans la seconde moitié du I^{er} s. av. J.-C., les gemmes et les pâtes de verre représentent souvent un Diomède aux aguets ou à l'air farouche, se frayant un chemin l'épée au poing et tenant derrière lui le Palladium qu'il emporte secrètement⁷⁸. La monnaie de César donne à voir une image d'un caractère très différent : Énée brandit devant lui la statue de Pallas, qui semble lui ouvrir la voie et guider ses pas au travers des obstacles⁷⁹. On n'a plus affaire à un rapt

75. Cf. Patrizia PETRILLO SERAFIN, « La *pietas* di Enea : due monete a confronto », *Bolletino d'Arte* 13 (1982), p. 35-38, particulièrement p. 35 : *È proprio il Palladio l'elemento più significativo e discriminante nella scena, in cui, per di più, è posto in particolare rilievo, non come puro elemento decorativo.*

76. G. K. GALINSKY, *op. cit.* (n. 19), p. 5. Interprétation suivie par Jane DE ROSE EVANS, *op. cit.* (n. 22), p. 41.

77. Patrizia PETRILLO SERAFIN, art. cité (n. 75), p. 35. Analyse reprise par Rossella PERA, « L'imperatore e il divino : il simbolismo del Palladio », dans Maria CACCAMO CALTABIANO, D. CASTRIZIO et M. PUGLISI (éd.), *La tradizione iconica come fonte storica. Il ruolo della numismatica negli studi di iconografia. Atti del I Incontro di Studio del Lexicon Iconographicum Numismaticae (Messina, 6-8 Marzo 2003)*, Reggio Calabria, 2004, p. 75-91, particulièrement p. 75.

78. Voir par exemple J.-M. MORET, *op. cit.* (n. 11), catalogue n° 214-216 et n° 224.

79. Cf. Patrizia PETRILLO SERAFIN, art. cité (n. 75), p. 35 : *Esso [il Palladio] sembra precedere l'eroe, quasi ad indicargli la strada come nume tutelare e insegna nel cammino.* Le dynamisme particulier de cette représentation du Palladium, qui la distingue de l'iconographie habituelle, a été souligné par W. SCHÜRSMANN, *Typologie und Bedeutung der stadtrömischen Minerva-Kultbilder* (Supplementi alla *Rda*, 2), Roma, 1985, p. 33-34.

illégitime et sacrilège, comme dans le cas de Diomède, mais à un acte de piété et de salut : Énée apparaît en sauveur et gardien de la statue sacrée, qui, dans le même temps, lui indique la voie salutaire. Le style de l'image, en se démarquant consciemment des modèles iconographiques attachés au Palladium dans la glyptique, permet ainsi déjà de traduire une interprétation différente du mythe⁸⁰.

Mais l'innovation majeure de cette image monétaire ne réside pas dans l'utilisation d'un nouveau type iconographique. Dans cette émission de deniers, César choisit de représenter une version de la légende du Palladium qui, autant que nous puissions en juger, n'avait pratiquement jamais été diffusée à Rome⁸¹. Il ne l'a certes pas créée *ex nihilo* – certains auteurs grecs, dont Arctinos, avaient déjà raconté qu'Énée avait emporté avec lui le Palladium lors de la chute de Troie⁸² – mais c'est la propagande césarienne qui va introduire et tenter d'imposer cette version à Rome. Ce genre de manipulation du matériau mythique ne doit pas surprendre de la part de César et de son entourage. On connaît l'intérêt de la *gens Iulia* pour la légende des origines troyennes, qui s'exprime dès la fin du II^e s. av. J.-C. dans deux émissions de deniers où est représentée la déesse Vénus, mère d'Énée et divine aïeule des *Iulii*⁸³. En outre, l'*Origo gentis Romanae* nous a gardé trace d'écrits dus à un ou plusieurs *Iulii Caesares*, qui traitaient de la légende d'Énée et de Iule. Le Lucius Caesar cité à deux reprises par l'auteur de l'*Origo* est probablement le consul de 64 av. J.-C., cousin éloigné de César, en qui il faut sans doute voir aussi le L. Caesar auteur

80. De ce point de vue, une sardoine conservée à Berlin présente un grand intérêt en ce qu'elle représente Diomède dans l'exacte attitude de l'Énée du denier de César (s'élançant vers la gauche, le corps orienté de face, tenant le Palladium devant lui) ; J.-M. MORET, *op. cit.* (n. 11), p. 126-127, note que « cette typologie explosive », si elle n'est pas tout à fait sans précédent pour la représentation de Diomède, est en tout cas très inhabituelle pour l'épisode du rapt du Palladium. L'auteur fait le lien avec notre monnaie : « par sa typologie et par son style, le Diomède de Berlin s'insère tout naturellement parmi les deniers émis par César en 47/46 [...]. Il n'y a pas le moindre doute que les intailles [...] et les coins monétaires [...] ont été l'œuvre des mêmes graveurs. » Le type de représentation utilisé par César pour Énée est ainsi repris occasionnellement pour Diomède : un exemple significatif de la façon dont les types iconographiques peuvent s'influencer ou se répondre de façon plus ou moins consciente.

81. On notera que la glyptique connaissait déjà de rares exemples d'association d'Énée et du Palladium : sur une sardoine perdue, Anchise, assis sur les épaules d'Énée, tient le Palladium, et sur une pâte de verre, conservée à Berlin, le Palladium figure sur une colonne, mais n'est pas emporté par le héros (voir J.-M. MORET, *op. cit.* [n. 11], p. 127 et n. 10-11).

82. Cf. *supra* à propos des sources de Denys d'Halicarnasse.

83. Denier *RRC* 258 de Sex. Iulius Caesar (daté de 129 av. J.-C.) ; denier *RRC* 320 de L. Iulius L. f. Caesar (daté de 103 av. J.-C.).

d'un ouvrage sur la science augurale⁸⁴. Quant au Gaius Caesar mentionné une seule fois dans l'*Origo*, faut-il y voir une erreur de la tradition ou une référence à un écrit perdu de César lui-même⁸⁵ ? On peut être assuré, en tout cas, de l'attention accordée par les *Iulii Caesares*, et sans doute César le premier, à la légende d'Énée ; les écrits de Lucius Caesar en présentaient vraisemblablement une version en accord avec l'utilisation politique à laquelle la destinait Jules César, peut-être même apportaient-ils un fondement d'érudition à certains thèmes rares introduits par la propagande césarienne, tel l'épisode d'Énée emportant le Palladium de Troie.

Cette émission de deniers est datée presque unanimement d'après la victoire de Pharsale, entre la fin de 48 et 46 av. J.-C.⁸⁶. Il se peut que la présence du Palladium dans l'image monétaire ait été inspirée par un événement directement contemporain : durant les troubles qui agitent Rome en 47 av. J.-C., alors que César est en Égypte et qu'Antoine a dû quitter la ville, les émeutes et les incendies font rage au point que les vestales emportent les *sacra* hors du temple de Vesta pour les mettre en sécurité⁸⁷. Dion Cassius ne mentionne pas explicitement le Palladium, mais, grâce au témoignage de Cicéron (cf. *supra*), nous savons que certains Romains au

84. *OGR*, XV, 4 ; XVIII, 5. Plusieurs passages de l'*Origo* mentionnent comme source un Caesar sans indication de *praenomen* : IX, 6 ; X, 4 ; XI, 3 ; XV, 5 ; XVII, 3 ; XX, 3 (tous ces passages, à l'exception des deux derniers, ont trait aux légendes d'Énée et d'Ascagne). En faveur de l'identification de ce (Lucius) Caesar avec le consul de 64 av. J.-C., voir E. BICKEL, « Lucius Caesar cos. 64 in der Origo gentis Romanae. Die traditionelle Urgeschichte der Römer als Bestandteil ihrer Pontifikal- und Augural-Literatur », *RhM* 100 (1957), p. 201-236 ; J.-C. RICHARD, *Pseudo-Aurélius Victor*, Les origines du peuple romain (CUF), Paris, 1983, p. 139, n. 24 ; M. SEHLMAYER, *Origo Gentis Romanae. Die Ursprünge des römischen Volkes* (Texte zur Forschung, 82), Darmstadt, 2004, p. 162. Sur le L. Caesar auteur d'un ouvrage sur la science des auspices, voir H. BARDON, *La littérature latine inconnue. I. L'époque républicaine*, Paris, 1952, p. 308 (qui y voit le consul de 64 av. J.-C.).

85. *OGR*, XVI, 4 (à propos des relations entre Ascagne et Lavinia). La plupart des éditeurs et commentateurs corrigent *Caius* en *Lucius* : e. a. E. BICKEL, art. cité (n. 84), p. 204 ; M. SEHLMAYER, *op. cit.* (n. 84), p. 102 ; *contra* J. PERRET, *op. cit.* (n. 20), p. 569, et G. PUCCIONI, « Tradizione e innovazione nel linguaggio dell'*OGR* », *SIFC* 30 (1958), p. 207-254, particulièrement p. 232, qui optent pour C. Iulius Caesar ; J.-C. RICHARD, *op. cit.* (n. 84), p. 162, n. 5, ne se prononce pas.

86. Ainsi H. A. GRUEBER, *Coins of the Roman Republic in the British Museum*, t. 2, London, 1910 (Oxford, 1970), p. 469, n. 1 ; T. S. DUNCAN, « The Aeneas Legend on Coins », *Classical Journal* 44 (1948), p. 15-29, particulièrement p. 15 ; M. H. CRAWFORD, *op. cit.* (n. 22), p. 471 (47-46 av. J.-C.) ; Patrizia PETRILLO SERAFIN, art. cité (n. 75), p. 37, n. 14 ; W. SCHÜRMAN, *op. cit.* (n. 79), p. 34 ; Jane DE ROSE EVANS, *op. cit.* (n. 22), p. 41. *Contra* E. A. SYDENHAM, *op. cit.* (n. 22), p. 168 : émission en Gaule entre 50 et 48 av. J.-C. (suivi par W. FUCHS, art. cité [n. 74], p. 624).

87. Dio, XLII, 31, 3.

moins considérait à cette époque que la statue était un des objets sacrés enfermés dans le temple. Cet événement pourrait trouver un écho dans le denier de César : de façon symbolique, le dictateur se présente comme le nouveau protecteur du Palladium, une nouvelle fois menacé de destruction. Toutefois, la référence au Palladium est bien plus que la simple réponse à un événement ponctuel : elle doit être comprise comme un élément constitutif de la propagande de César. Elle s'y intègre en effet de façon très cohérente ; en faisant d'Énée le sauveur et le gardien du Palladium, César tend à projeter ce rôle sur sa propre personne, comme l'a bien montré Patrizia Petrillo Serafin : *Cesare con questa emissione, rivendicando il suo alto lignaggio e rivendicando, altresì, il ruolo del suo progenitore, voglia assimilarsi a lui nel medesimo ruolo di custode della città, prima ancora che di capo militare*⁸⁸. Associant le Palladium à Énée, le dictateur se présente donc comme le garant de l'État romain, dans la lignée de son pieux ancêtre, à l'image duquel est directement accolé, sur la monnaie, le nom CAESAR.

Le rapprochement symbolique avec le Palladium, au travers de la figure d'Énée, trouve un correspondant au niveau « institutionnel » et religieux dans le grand pontificat de César : en sa qualité de *pontifex maximus*, César a autorité sur les vestales, sous la garde desquelles sont placés la statue de Pallas et les autres *sacra* du temple de Vesta⁸⁹. L'enjeu du Palladium dans la propagande césarienne apporte ainsi un éclairage supplémentaire sur l'intérêt de César pour le grand pontificat, qui s'exprime dans plusieurs de ses émissions monétaires où figurent les emblèmes pontificaux ou la légende PONT MAX⁹⁰. La présence de Vesta sur deux monnaies⁹¹ confirme que César grand pontife tenait à souligner le

88. Patrizia PETRILLO SERAFIN, art. cité (n. 75), p. 35.

89. Sur la soumission des vestales au grand pontife, voir Françoise VAN HAEPEREN, *op. cit.* (n. 64), p. 96-99 et p. 102-106. Les Romains ressentaient un lien étroit entre la fonction de *pontifex maximus*, le culte de Vesta et les *sacra* conservés dans son temple, comme en témoigne par exemple l'épisode de Metellus (cf. *supra*). En outre, certaines sources sur l'étymologie du terme *pontifex* (Serv. auct., *ad Aen.*, II, 166 ; Joh. Lyd., *Mens.*, IV, 15), certes tardives et d'interprétation difficile, font un lien entre cette fonction et le Palladium (celui d'Athènes) ; voir Françoise VAN HAEPEREN, *op. cit.* (n. 64), p. 20-25 et p. 34 : « ces étymologies tardives faisant des géphyriens, prêtres du pont en rapport avec le Palladium, les ancêtres des pontifes ont, en outre, pu se nourrir des liens, du moins indirects, qui unissaient ces derniers au Palladium. »

90. RRC 443 ; 452/3 ; 456 ; 466 ; 467 (PONT MAX) ; 475.

91. C'est en effet la déesse qu'il faut reconnaître dans la tête de femme voilée accompagnée du *culullus*, un des insignes pontificaux, au droit du *quinarius* RRC 452/3 (cf. M. H. CRAWFORD, *op. cit.* [n. 22], p. 735). L'*aureus* RRC 466 présente à nouveau une tête féminine voilée au droit, et au revers une cruche et une hache, qui suggèrent l'identification avec Vesta dans ce cas aussi.

lien que ce sacerdoce établissait entre lui et la déesse ⁹² – et, indirectement, avec le Palladium.

Échos et réponses à la propagande césarienne

Le thème du Palladium est un élément qui vient se greffer à la propagande « troyenne » de César et l'écho qu'on peut en percevoir dans les sources ne peut être dissocié des réactions engendrées par celle-ci. De manière générale, le mythe troyen n'occupe pas une place prépondérante dans les sources littéraires – conservées – datant de l'époque de César ⁹³. Ainsi, chez Cicéron et Catulle, le personnage d'Énée est presque absent, tandis que la *res publica* romaine s'incarne plutôt dans la figure de Romulus. Il semble donc, conclut A. Erskine, que Troie ne soit pas une part intégrante de l'autoreprésentation romaine à la fin de la République. Ce relatif silence ne peut-il s'expliquer aussi, dans une certaine mesure, comme un refus ou un déni de la propagande césarienne de la part de ces auteurs ? Salluste, césarien notoire, adoptera en effet une attitude bien différente par rapport au mythe des origines troyennes, en mettant fortement en évidence le rôle d'Énée et des Troyens dans la fondation de Rome :

Vrbem Romam, sicuti ego accepi, condidere atque habuere initio Troiani, qui Aenea duce profugi sedibus incertis uagabantur ⁹⁴.

Ce texte, qui date d'après la mort de César ⁹⁵, doit certainement se comprendre comme une prise de position marquée – l'insistance *sicuti ego*

92. Sur l'importance du grand pontificat dans la politique de César, voir notamment C. PELLEGRINO, art. cité (n. 36), p. 510-512. Le lien entre Vesta et César, qui préfigure celui qu'entretiendra Auguste avec la même déesse, sera mis en évidence par Ovide dans les *Fastes* (III, 697-710), où la déesse proclame avoir enlevé « son prêtre » (III, 699 : *meus [...] sacerdos*) au ciel le jour des Ides de mars ; cf. F. BÖMER, *op. cit.*, (n. 66), p. 192 ; A. FRASCHETTI, *Roma e il Principe*, Roma - Bari, 1990, p. 348-350.

93. Cf. A. ERSKINE, *op. cit.* (n. 68), p. 30-36, avec indication des sources.

94. Sall., *Cat.*, VI, 1 : « La ville de Rome, ainsi que je l'ai appris pour ma part, fut fondée et occupée en premier lieu par des Troyens qui, ayant fui sous la conduite d'Énée, erraient sans demeures fixes. » Ce passage a donné lieu à de nombreuses discussions, certains considérant que Salluste présente ici Énée comme le fondateur de Rome, d'autres estimant qu'il s'agit seulement d'une formulation condensée pour exprimer la place des Troyens dans l'histoire de la fondation de l'*Vrbs* (cf. A. ERSKINE, *op. cit.* (n. 68), p. 35-36, qui défend la seconde position).

95. Probablement de 42 av. J.-C. : voir P. MCGUSHIN, *C. Sallustius Crispus, Bellum Catilinae. A Commentary*, Leiden, 1977, p. 6-7.

accepī est significative⁹⁶ – au sein d'un débat sur la place d'Énée et de sa descendance dans l'histoire de l'*Vrbs*, qui devait diviser les antiquaires et historiens en ces années. On sait par ailleurs que la *gens Julia* n'était pas la seule famille à revendiquer des origines troyennes. L'intérêt pour ce thème à cette période sera tel que Varron rédigera un ouvrage *De familiis Troianis*. On trouve un écho des rivalités qui ont pu se développer entre les différentes familles troyennes dans le *prooemium* de l'œuvre de Lucrèce. Le poète y célèbre le lien entre l'*Aeneadum genetrix* et Memmius⁹⁷, membre d'une *gens* qui revendique depuis le II^e siècle son ascendance troyenne et le patronage de Vénus⁹⁸. On peut donc conclure que la propagande troyenne de César ne fut pas sans rencontrer de résistances, ou, à tout le moins, qu'elle devait compter avec plusieurs prétentions rivales. Qu'en est-il du thème du Palladium ?

Nous avons vu qu'à l'époque de César, la conception selon laquelle le Palladium, garant du salut et de la souveraineté de Rome, était conservé dans le temple de Vesta est bien répandue. Cicéron y faisait allusion dans le *Pro Scauro*, où il évoquait l'exploit du grand pontife Metellus, l'épisode le plus célèbre de l'histoire mouvementée des *sacra* du temple de Vesta (cf. *supra*). Nous savons par un passage d'Augustin que Varron aussi en avait connaissance et présentait l'action du *pontifex maximus* comme *exemplum* d'un acte de sauvegarde de la religion :

Cum uero deos eosdem ita coluerit colendosque censuerit ut in eo ipso opere litterarum suarum dicat se timere ne pereant, non incursu hostili sed ciuium neglegentia, de qua illos uelut ruina liberari a se dicit et in memoria bonorum per eius modi libros recondi atque seruari utiliore cura, quam Metellus de incendio sacra Vestalia et Aeneas de Troiano excidio penates liberasse praedicatur [...] ⁹⁹.

96. Cf. P. MCGUSHIN, *op. cit.* (n. 95), p. 70 ; A. ERSKINE, *op. cit.* (n. 68), p. 36 : *Whatever his meaning his [Sallust's] interpretation of Rome's past was not universally accepted; sicuti ego accepī implies the existence of alternative versions which he is not following.*

97. Voir en particulier Lucr., I, 26-27.

98. Cf. l'émission de L. Memmius Gal., *RRC* 313/1 (datée de 106 av. J.-C.), et celle de L. et C. Memmii L. f. Gal., *RRC* 349 (datée de 87 av. J.-C.), présentant au revers Vénus en bige couronnée par Cupidon. Virgile fera encore allusion à l'ascendance troyenne des *Memmii* (*Aen.*, V, 117 et *Serv.*, *ad loc.*).

99. Aug., *Ciu.*, VI, 2 : « Mais il [Varron] honorait ces mêmes dieux, il estimait leur culte indispensable au point de déclarer dans son œuvre qu'il redoute de les voir périr non par une invasion d'ennemis, mais par l'indifférence de ses concitoyens. C'est de cette ruine qu'il prétend les sauver, en les évoquant au moyen de ses livres et en les gravant dans la mémoire des hommes de bien : et il croit leur être ainsi plus utile que Metellus sauvant de l'incendie les objets sacrés de Vesta et qu'Énée soustrayant les pénates à la destruction de Troie » (traduction, légèrement modifiée, de

À l'évocation de Metellus sauvant les *sacra Vestalia* – le Palladium n'est pas explicitement nommé, mais il est très vraisemblablement compris dans cette désignation – est jointe celle d'Énée emportant les pénates ; cette association chez un érudit comme Varron, que l'on peut supposer au fait des discussions qui entouraient les thèmes mythologiques « sensibles », ne manque pas d'intérêt : Metellus est dès cette époque, à côté d'Énée, le deuxième grand *exemplum* de *pietas erga deos*¹⁰⁰. Cela traduit-il une concurrence entre deux propagandes familiales, celle des *Caecilii Metelli* et celle de la *gens Iulia* ? Ce fragment atteste en tout cas que César n'était pas parvenu à imposer l'image d'un Énée emportant le Palladium, puisque Varron précise *Aeneas de Troiano excidio penates liberasse praedicatur*. On notera aussi la fierté de l'écrivain et de l'érudit, conscient de la valeur de son œuvre et persuadé de contribuer ainsi davantage à la sauvegarde de la religion que ces grandes figures ne le firent par leurs exploits. Faut-il voir également dans cette déclaration une prise de distance du *polyhistor* par rapport aux propagandes rivales de son temps, notamment celle de César ?

Dans le *De familiis Troianis*, en tout cas, le même Varron refusait clairement la tentative de César de présenter Énée comme le sauveur du Palladium. Nous avons vu plus haut, dans un fragment transmis par Servius, que l'érudit présentait Diomède remettant la statue non pas à Énée, mais à Nautes. En exposant cette version particulière de la légende – qui avait peut-être été élaborée déjà avant le milieu du III^e siècle au sein de la *gens Nautia* (cf. *supra*) – Varron s'inscrivait directement à l'encontre de la propagande des *Iulii*, puisqu'il ajoutait même, non sans esprit polémique : *unde Mineruae sacra non Iulia gens habuit sed Nautiorum*. Cette dernière remarque garde la trace d'un débat relatif au culte de Minerve, auquel auraient prétendu les *Iulii*. Ce que nous savons par ailleurs de l'intérêt de César pour Énée et le Palladium nous suggère que Varron faisait là allusion à un débat tout à fait contemporain¹⁰¹. Nos sources suggèrent donc que le thème du transfert du Palladium en Italie suscita à l'époque de César un vif

G. COMBÈS, *Œuvres de Saint Augustin*, 34. *La cité de Dieu. Livres VI-X. Impuissance spirituelle du paganisme*, Desclée de Brouwer, 1959).

100. Metellus sera encore cité comme exemple de piété par Juv., *Sat.*, III, 138-139. Les deux exploits d'Énée et de Metellus apparaissent aussi dans le *prooemium* du IV^e livre des *Astronomica* de Manilius (23-25 : Énée ; 67-68 : Metellus), où le poète semble assimiler le geste de Metellus à celui d'Énée, selon Laura BOCCIOLINI PALAGI, « Manilio e la *pietas* eroica di L. Cecilio Metello », *Prometheus* 16, 3 (1990), p. 250-256.

101. Cf. F. MÜNZER, dans *RE*, XVI, 2, Stuttgart, 1935, col. 2049-2053, s.v. « Nautius », particulièrement col. 2049 : *Die Betonung des Gegensatzes II*, 166 [...] *weist noch besonders auf die Caesarische Zeit hin*.

débat et que l'appropriation de ce symbole par la propagande césarienne fut loin d'être acceptée unanimement.

Quelques mois après la mort du dictateur, on trouve encore une réponse à la propagande « troyenne » de César dans un passage de la onzième philippique de Cicéron. Dans ce discours, prononcé à la fin de février 43, il est question de la personne à qui confier le commandement contre Dolabella, qui vient d'assassiner C. Trebonius, gouverneur de la province d'Asie, et qui a été déclaré *hostis*. Plutôt que d'envoyer les consuls A. Hirtius et C. Vibius Pansa en Asie, Cicéron est partisan de remettre l'*imperium* à C. Cassius et de charger les consuls de délivrer D. Brutus, assiégé à Modène¹⁰². Évoquant la figure de Decimus Brutus et son importance pour la *res publica*, l'orateur donne à son discours des accents plus pathétiques :

*Quodsi prouinciae consulibus expetendae uidentur, sicut saepe multis clarissimis uiris expetitae sunt, reddite prius nobis Brutum, lumen et decus ciuitatis : qui ita conseruandus est ut illud signum, quod de caelo delapsum, Vestae custodiis continetur ; quo saluo salui sumus futuri. Tunc uel in caelum uos, si fieri poterit, umeris nostris tollemus, prouincias certe dignissimas uobis deligemus*¹⁰³.

Pour montrer à quel point le salut de D. Brutus est indispensable à la République, Cicéron compare celui-ci au Palladium conservé dans le temple de Vesta. Dans la douzième Philippique, il le nommera *pignus libertatis populi Romani*, ce qui rapproche encore D. Brutus du Palladium, que l'orateur avait défini dans le *Pro Scauro* comme le *pignus nostrae salutis atque imperii*¹⁰⁴. Cette comparaison n'a pas échappé aux commentateurs du

102. Sur le contexte historique des *Philippiques*, voir récemment J. HALL, « The *Philippics* », dans J. M. MAY (éd.), *Brill's Companion to Cicero. Oratory and Rhetoric*, Leiden - Boston - Köln, 2002, p. 273-304, particulièrement p. 274-283 ; G. MANUWALD, *Cicero, Philippics 3-9. Edited with Introduction, Translation and Commentary* (Texte und Kommentare, 30). *Vol. 1: Introduction, Text and Translation, References and Indexes*, Berlin - New York, 2007, p. 9-31.

103. Cic., *Phil.*, XI, 24 : « Si les provinces semblent désirables aux consuls, comme elles ont été souvent désirées par beaucoup d'hommes illustres, rendez-nous d'abord Brutus, la lumière et la gloire de la cité : il doit être conservé comme cette statue tombée du ciel et déposée à la garde de Vesta ; son salut assurera notre salut. Alors, jusqu'au ciel même, s'il est possible, nous vous porterons sur nos épaules ; du moins vous choisirons-nous les provinces les plus dignes de vous » (texte établi et traduit par P. WUILLEUMIER, *Cicéron, Discours. Tome XX. Philippiques V à XIV* [CUF], Paris, 1960, 1973³).

104. Cic., *Scaur*, 48 (cf. *supra*). On trouve encore, chez Cicéron, une autre attestation de *pignus* avec un nom abstrait au génitif : *pignus rei publicae* pour désigner L. Calpurnius Piso (*Sest.*, 19).

texte¹⁰⁵ ; la phrase suivante, par contre, n'a pas attiré leur attention. Elle l'aurait mérité, pourtant. Que veut dire Cicéron lorsqu'il déclare : « une fois le salut de D. Brutus assuré, nous vous porterons jusqu'au ciel sur nos épaules, vous, les sénateurs » ? L'orateur devait être conscient de l'audace de la métaphore : à la clause *si fieri poterit* répond un *certe* restrictif (« en tout cas »). En outre, après cette expression relativement obscure, il enchaîne aussitôt avec une seconde proposition, qui exprime en termes concrets de quoi il est question (le choix des provinces).

L'expression cicéronienne ne s'éclaire, nous semble-t-il, que si l'on a en mémoire le denier de César dont il a été question plus haut. La monnaie représentait Énée tenant devant lui le Palladium, qui le guide sur la voie du salut ; sur son épaule, le héros emporte son père. Cicéron s'est souvenu de l'image et en récupère le symbolisme : une fois sauvé D. Brutus, qui est comme le Palladium garantissant le salut de la *res publica*, les Romains descendants d'Énée¹⁰⁶ prendront leurs « pères » – les sénateurs sont en effet les *patres conscripti* – sur leurs épaules pour les mener *in caelum*, vers le destin le plus glorieux¹⁰⁷. La récupération de la propagande césarienne, pour discrète qu'elle soit (une brève allusion), n'en est pas moins très

105. P. WUILLEUMIER, *op. cit.* (n. 103), p. 177, n. 3 ; B. MOSCA, *Marco Tullio Cicerone*, Le Filippiche, t. 2, Firenze, 1972², p. 596, n. 54 ; D. R. SHACKLETON BAILEY, *Cicero*, Philippics, Chapel Hill - London, 1986, p. 287, n. 31.

106. Cicéron emploie la 1^{ère} pers. du pl. : il faut y voir, sans doute, Cicéron lui-même et les *boni* décidés à agir pour le bien de l'État, c'est-à-dire, aux yeux de l'orateur, les « véritables » Romains.

107. L'expression *umeris tollere* n'apparaît pas ailleurs dans le corpus cicéronien (cf. H. MERGUET, *Handlexikon zu Cicero*, Leipzig, 1905-1906, p. 794, s.v. *umerus*, et ID., *Lexikon zu den Reden des Cicero mit Angabe sämtlicher Stellen*, t. 4, Jena, 1884, p. 975, s.v. *umerus*). On trouve une image similaire (*tuis umeris referre* ; *suis umeris reportare*) dans deux discours prononcés par Cicéron au retour de l'exil (57 av. J.-C.), dans des passages où l'orateur se présente ramené à Rome sur les épaules de ses concitoyens : Cic., *Dom.*, 40, *quod si fieret, dicebas te tuis umeris me custodem urbis in urbem relaturum* ; *Sen.*, 39, *Quare, cum me uestra auctoritas arcessierit, populus Romanus uocarit, res publica implorarit, Italia cuncta paene suis umeris reportarit*. Une expression semblable (*uestris umeris sustinere*) est employée avec la *res publica* comme objet en *Flac.*, 94 : *quam uos uniuersam in hoc iudicio uestris umeris sustinetis*. On trouve aussi l'expression *umeris nixa* pour figurer le soutien apporté à l'État par les citoyens : *Har. resp.*, 60 : *Etenim uix haec, si undique fulciamus, iam labefacta, uix, inquam, nixa in omnium nostrum umeris, cohaerebunt*. Ces différentes attestations de *umerus* (à l'ablatif pluriel) sont en rapport avec l'idée de soutien à l'État (dans les deux premiers passages, Cicéron, *custos urbis*, assimile son retour à Rome au salut de la cité), ce qui va dans le sens de l'interprétation que nous donnons du passage de la onzième Philippique : ce sont ici les sénateurs, membres de l'ordre le plus vénérable de l'État, qui sont portés sur les épaules pour assurer le salut de Rome. Cette image prend dans ce cas une signification plus riche par la référence implicite à Énée.

habile. La triple équivalence sur laquelle elle repose est parfaitement cohérente : D. Brutus est assimilé au Palladium, les bons citoyens s'incarnent dans la figure d'Énée, les pères conscrits dans celle d'Anchise. Cette réponse à la propagande du dictateur défunt se teinte aussi d'une certaine ironie : Decimus Brutus, qui avait longtemps été un fidèle partisan de César, avait pris part à la conjuration des Ides de Mars, un acte qui lui vaut de vifs éloges de la part de Cicéron dans les *Philippiques*¹⁰⁸. Ce bref passage démontre ainsi une fois de plus que les modes de propagande à Rome jouaient sur tous les registres possibles, depuis les images directement « parlantes » des monnaies jusqu'aux allusions raffinées, destinées à un public cultivé tel que celui des sénateurs.

Le *pignus imperii* au dernier siècle de la République : un symbole insaisissable ?

Revendiqué par les Romains comme garant de leur souveraineté peut-être depuis le II^e siècle, le Palladium attira l'attention de deux figures majeures de la fin de la République : Sylla et César. En s'appropriant ce symbole, les deux dictateurs voulaient se présenter comme les gardiens et les garants de l'État, ce qui allait dans le sens d'une identification entre leur personne et la *res publica*, à laquelle tendaient leurs propagandes. Il a souvent été constaté que la propagande et l'idéologie syllaniennes préparent le terrain et annoncent celles de César ; l'étude du thème particulier du Palladium en apporte une nouvelle confirmation. Sylla avait donné une valeur particulière à la légende troyenne et avait manifesté son attachement à Ilion par plusieurs bienfaits ; César se montrera lui aussi généreux envers la nouvelle Troie¹⁰⁹ et fait de la référence à Énée et Vénus un thème central de sa propagande. Alors que Sylla avait amené à Rome le Palladium d'Ilion, César se rattache pour sa part à l'antique Palladium de la Troie

108. Cf. *Phil.*, II, 26 ; III, 8-9 ; 11 ; IV, 7 ; 9 ; V, 24 ; VI, 9 ; VII, 11 ; X, 15 ; XII, 22.

109. L'action de César à Ilion est attestée seulement par le passage de Strabon relatif à la Troade (XIII, 1, 27), qui nous apprend qu'il attribua à la cité un territoire supplémentaire et confirma sa liberté et son immunité de taxes, ce qui s'inscrit dans la continuité des mesures syllaniennes. Il n'est pas inintéressant de souligner que le texte de Strabon, qui vient de mentionner la restauration d'Ilion par Sylla, semble indiquer une surenchère de César par rapport à son prédécesseur (cf. le μέντοι qui introduit le paragraphe relatif à César). L'évergétisme de César s'inscrit peut-être aussi dans une « tradition familiale » des *Iulii Caesares*, puisque plusieurs inscriptions d'Ilion (P. FRISCH, *op. cit.* [n. 58], n° 71-72 et n° 10) font mention des bienfaits accordés à la cité par deux (ou un) L. Iulius Caesar. Sur la présence des *Iulii* à Ilion, voir A. ERSKINE, *op. cit.* (n. 68), p. 245-250.

homérique, qui avait été emporté par son ancêtre Énée et dont il assure la sauvegarde à Rome en tant que *pontifex maximus*.

Mais ces deux tentatives de récupération du Palladium furent-elles couronnées de succès ? Nos sources, bien que souvent très laconiques, font état des vives discussions suscitées par ce thème, principalement à l'époque de César. Des versions divergentes du mythe – ainsi celles faisant remettre le Palladium soit à Énée, soit à Nautès – furent réactivées et mises au service de prétentions rivales. La distance prise par rapport à ce thème de la propagande césarienne dans les écrits de Varron est significative des réticences à voir le dictateur s'approprier le *pignus imperii*. Le mystère entourant les *sacra* du temple de Vesta autorisait d'autant plus les doutes et les divergences d'opinions. Les plus sceptiques, à l'époque de Denys d'Halicarnasse, mettaient encore en doute la présence réelle du Palladium dans le temple de la déesse. Quant à l'image d'Énée emportant la statue, sur laquelle repose la propagande césarienne, elle n'est pas parvenue à s'imposer : *auctor in incerto* doit conclure Ovide¹¹⁰.

Ainsi, à l'époque augustéenne, tandis que le mythe troyen est amené à jouer un rôle essentiel dans la définition idéologique et symbolique du Principat et que la déesse Vesta, incarnation de l'éternité de Rome, prend place dans la maison d'Auguste sur le Palatin¹¹¹, l'image du Palladium romain reste étonnamment discrète, tant dans les arts figurés que dans la littérature¹¹². Alors que sur bien des points, l'idéologie augustéenne

110. *Fast.*, VI, 435 (cf. *supra*).

111. À propos du culte de Vesta dans la maison d'Auguste sur le Palatin et du lien étroit entre Auguste *pontifex maximus* et la déesse (amplement développé dans les *Fastes* d'Ovide), voir A. FRASCHETTI, *op. cit.* (n. 92), p. 342-352, et ID., « Augusto e Vesta sul Palatino », *ARG* 1 (1999), p. 174-183.

112. Dans ce monument de la littérature et de l'idéologie augustéennes qu'est l'*Énéide*, seul l'épisode du vol du Palladium par Diomède et Ulysse fait l'objet d'une brève mention (*Aen.* II, 162-168 ; 183-184) – sans qu'aucun lien ne soit évoqué entre Énée et la statue de Pallas. Dans le domaine des arts figurés, toutefois, il faut mentionner un document d'un intérêt majeur et très controversé : la base de Sorrente, où est représenté, à l'arrière-plan, un temple rond à l'intérieur duquel figure une statue d'Athéna du type du Palladium. On a souvent vu dans ce temple de Vesta (la déesse figure assise sur un trône à l'avant-plan) celui qu'Auguste aurait installé dans sa demeure sur le Palatin ; les études plus récentes considèrent toutefois qu'il ne s'agissait pas d'un temple, mais seulement d'une chapelle avec une statue et un autel : voir A. FRASCHETTI, art. cité (n. 111), *passim* (avec bibliographie). Il faudrait donc voir dans ce relief le temple du Forum, avec, représenté pour la première fois, le Palladium (pour les différentes interprétations de ce relief, voir aussi Annie DUBOURDIEU, *op. cit.* [n. 17], p. 462). Dans les émissions monétaires, il faudra attendre le règne de Néron et la dynastie flavienne pour voir apparaître le Palladium comme symbole de la pérennité et souveraineté de Rome : voir Rossella PERA, art. cité (n. 77).

parviendra à créer un consensus et à définir une sorte de « credo », les divergences et contradictions entourant le thème du Palladium sont encore nettement perceptibles dans la littérature de l'époque d'Auguste. L'héritier de César semble avoir jugé plus prudent, face au vif débat engendré par la propagande césarienne, de ne pas faire du Palladium un « socle idéologique » du nouveau régime. Tant de doutes et de remises en question auraient fragilisé l'édifice. *Res est Romana* se contenta-t-on d'affirmer¹¹³ et c'est à ce titre que le mystérieux *pignus imperii* fut intégré dans la construction idéologique du Principat, sans toutefois occuper la place majeure que César, sans doute, lui avait destinée.

Pierre ASSENMAKER
Aspirant au Fonds national de la Recherche scientifique
Université catholique de Louvain
Collège Érasme, Place Blaise Pascal, 1
B-1348 Louvain-la-Neuve
Pierre.Assenmaker@uclouvain.be

113. Ov., *Fast.*, VI, 435.